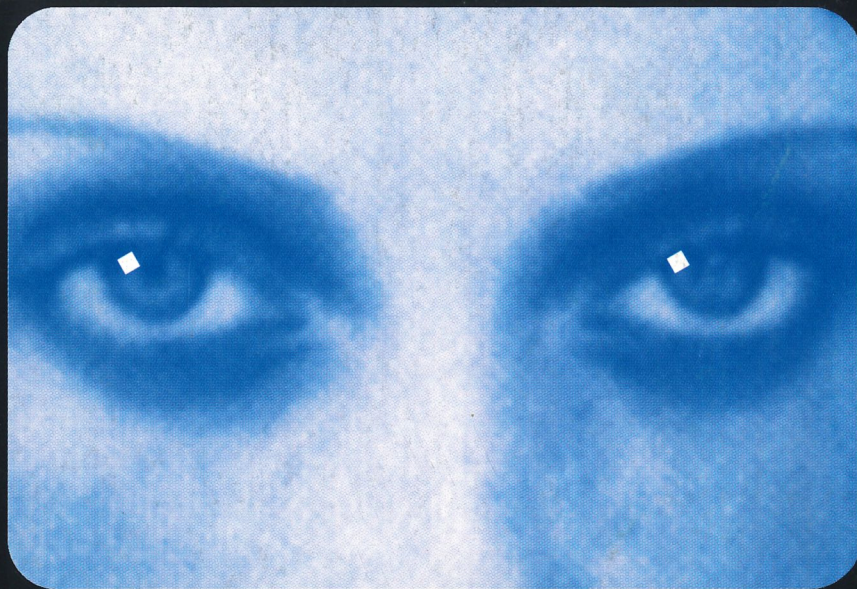


12^{ème} festival de gentilly et du val-de-marne

films

rencontres

compétitions



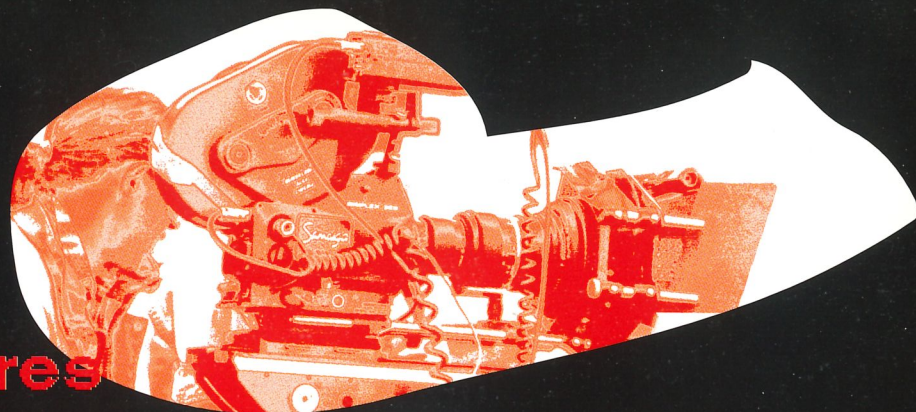
les écrans
documentaires

du 5 au 9 novembre 1997

Hôtel de ville : 14, place Henri-Barbusse, 94250 Gentilly

renseignements : 01 47 40 58 29

**avant-premières
festivals
rétrospectives**



• FIP PARIS - 105.1

• FIP BORDEAUX - 96.7

• FIP CÔTE D'AZUR - Nice 103.8 - Cannes 101.1

Menton 94.8 - Contes 94.2 - St Jean-Cap Ferrat 94.4

• FIP LILLE - 91.0

• FIP LYON - 87.8

• FIP MARSEILLE - 96.8/96.4

• FIP METZ - Metz 98.5 - Forbach 98.8

• FIP NANTES - Nantes 95.7 - Saint-Nazaire 97.2

• FIP STRASBOURG - 92.3

toute l'année, les bonnes toiles s'affichent sur

FIP
105.1

DIRECTION DE LA COMMUNICATION EXTERNE DE RADIO FRANCE PHOTO : C. PASSEVANT

éditoriaux
page 4

thématique : Histoires de Famille
page 6

les rencontres documentaires
page 16

la compétition de création
documentaire
page 22

périphériques
page 28

Le catalogue, que vous tenez et que vous allez lire, prouve s'il en était besoin, que la production d'images n'aura jamais fini d'exister en parallèle avec ce que Edgar Morin appelle à propos du réel : "L'interminable étude".

Cette année et plus que jamais les "sources", et les "territoires" du documentaire seront abondants et limpides. Nous y retrouverons : étudiants, universitaires, critiques, scénaristes, économistes, programmeurs, techniciens, professeurs, producteurs, bibliothécaires, cinéastes, réalisateurs etc... Tous de la famille et surtout de celle du public quand ils ne sont pas à leurs tâches.

De plus, nous avons tenu à concrétiser le propos sur Histoires de Famille en organisant au cœur même d'une école primaire de Gentilly un après-midi où parents et enfants seront concernés.

La réussite de ce douzième rendez-vous avec - petits et grands écrans - c'est vous qui la ferez et personne d'autre.

Tout a été mis en œuvre pour cela, et depuis que le réel s'épuise à réclamer des comptes à l'utopie, votre fatigue sera payée de retour - si "familièrement" vous vous retrouvez à nos côtés.

Gilbert Khémaïs
directeur du Service Culturel

Tout le monde s'accorde aujourd'hui pour saluer un regain d'intérêt manifeste pour la démarche documentaire. Comme l'analyse plus loin Laurent Roth, cet engouement sans doute se fonde sur plusieurs facteurs complémentaires. Il reflète la curiosité, le désir de découverte et de connaissance. Se montre comme l'un des moyens pour retrouver du sens, de l'intelligibilité ; une perspective critique sur les faits sociaux, politiques, culturels ; sur l'évolution des "savoirs" dans le plus large éventail de domaines.

Plus essentiel encore, les formes documentaires offrent une temporalité d'une autre nature que les flux informationnels qui nous assaillent au quotidien. Comme tout "bon film", tout "bon film documentaire" nous offre un espace de liberté, d'appropriation, d'interprétation, du monde ou d'itinéraires de vies, d'événements ou de champs de connaissance singuliers. Sans que soit pour autant négliger la part du rêve, de l'affectif, de l'émotion, ou du plaisir esthétique que nous sommes en droit d'attendre d'un acte de création.

Il faut toutefois raison garder. Le retour remarquable du documentaire en salles (même circonscrit), la structuration économique des professionnels depuis une dizaine d'années, la demande consacrée par la multiplication des chaînes thématiques, la très abondante production annuelle de films de tous formats et ambitions, le rôle pivot et fondateur de la Sept-Arte, un nouvel intérêt critique et même le succès public en diffusion-cassettes (essentiellement centrée sur le voyage, l'animalier et l'histoire) sont les ramifications en faisceau d'un "phénomène" qui ne recouvre pas le même sens pour tous...

Nous restons persuadés qu'un festival reste "vivant", en décelant, suscitant, accompagnant, explorant la création où elle s'expose, se met réellement en jeu et en dynamique, Notre ambition est de proposer avec "Les écrans documentaires", un rendez-vous automnale du documentaire de création en Ile-de-France. Avec une vocation à l'élargissement des partenariats et des collaborations...

Dans ce sens nous avons plusieurs bonnes raisons de nous réjouir à l'occasion de cette édition 1997.

Ainsi de la "Rencontre" avec l'équipe de programmation de la Vidéothèque de Paris et son thème "En Famille" d'où découlent très concrètement la soirée du Jeudi 30 octobre et la première à Paris du film de Peter Forgacs, "Free Fall".

De la collaboration engagée avec l'UF Cinéma-Communication-Information et l'université Paris VII pour accueillir sur les deux sites, le Campus de Jussieu et Gentilly, les premières Rencontres Documentaires. Un espace de réflexion critique pour lequel des professionnels de toutes spécialités et expertises prêtent, nombreux puisqu'ils seront près de trente, leur concours direct. Des rencontres qui intéresseront nous l'espérons d'autres professionnels, le public et au premier chef les étudiants en audiovisuel et cinéma. A l'instar de ceux qui nous ont confirmé leur venue de Nancy, Aubagne, Rennes, Strasbourg etc.

Autre grand sujet de satisfaction, celui de voir un processus pédagogique autour du documentaire s'ouvrir dans le cadre du projet "Class' écran" sous l'impulsion du Rectorat de l'Académie de Créteil et de l'Inspection Académique. Il concernera quatre classes de primaire, collège et lycée et s'étalera sur une année scolaire.

La palette de la jeune création documentaire en devenir sera aussi représentée par le Forum des Lycées audiovisuels et des ateliers vidéo avec ici encore des représentations de la région lilloise, de Poitiers, de Mantes-la-Jolie et de toute l'Ile-de-France. Elle le sera également à travers la nouvelle compétition "Ecoles, Universités et Formations", riche de plus de soixante films inscrits comme avec l'autre nouveau prix, "Images en Bibliothèque" pour les premières œuvres.

Enfin, dans des registres aussi variés que leurs personnalités et leurs actions, Suzette Glénadel et le Cinéma du Réel, Dominique Margot et "Images en bibliothèque", Jean-Marie Barbe et les Etats Généraux de Lussas ou Dominique Bax du Magic Cinéma de Bobigny, et tant d'autres que nous ne saurions tous cités, ont su nous prouver qu'une dynamique d'écoute et d'échanges pouvait s'instaurer dans la "Famille Documentaire". Une dynamique rassurante et vivifiante. Et d'autant plus nécessaire dans le contexte actuel de "considération" dans lequel la culture et l'action culturelle sont trop souvent remises...

Didier Husson
délégué général du Festival

Histoires de Famille

A ma si complice compagne...

Une proposition thématique est toujours une aventure si l'on ne se contente pas bien sûr d'en rester à sa simple illustration. Elle se travaille, vous travaille, vous stimule et vous fait douter, vous implique et vous incite à la distance. Une programmation est aussi un acte, un leurre pour soi comme pour l'autre, le spectateur convoqué. Qu'est-ce en effet que cette prétention à composer une partition, induire un discours, forger des "articulations" arbitraires avec des œuvres, des films qui sont des actes en soi ?

Pour assumer ces paradoxes, il faut en revenir au germe de l'idée, de l'hypothèse avancée...

Un constat courre, même si diversement formulé, à la fois dans les festivals comme dans le discours critique.

Le roman familial, l'autoscopie, la réappropriation créative d'images d'archives intimes et privées, prennent une place de plus en plus conséquente dans la "production" documentaire. Il n'y aurait pas en soi de raison majeure de s'y intéresser si l'on veut bien considérer que dès ses origines avec "le déjeuner de bébé" des Frères Lumière, le cinéma a scruté l'intime. Un brin entomologiste, un brin fasciné par ce miroir tendu à la vie en mouvement, ainsi "impressionnée", mais "réactivable". Longtemps "le cinéma des familles", depuis la Pathé-Baby des années 20, reste cantonné par essence dans la représentation privée, un rite réservé au cercle plus ou moins élargi des "intimes". C'est aussi durant plusieurs décennies un des systèmes de représentation "d'une certaine classe". Mais aussi "Un cinéma des pères" : l'icône mouvante, émouvante, idéalisée et codifiée d'un certain état de "bonheur" donné pour la postérité.

Bien sûr l'observateur attentif de ces films aujourd'hui, décèlera dans ce "cinéma des familles" des dissonances, des incongruités, remarquera des absences et tensions perceptibles. Aujourd'hui... car longtemps cet intrus n'avait aucune raison d'en être le spectateur...

Quel est le statut de ces images désormais ? Pourquoi les voit-on ? Pourquoi sortent-elles des malles des greniers. Pourquoi nous procurent-elles souvent l'effet magique et fascinant de "scènes primitives". Parce qu'elles détiendraient une parcelle même infime de reflets de nous-mêmes sur lesquels projeter nos fantasmes et nostalgies... Parce que leur piqué, leur grain, leurs tressautements, leurs flous, leur lumière indécise, la fragilité de leur mise en scène, évoquent de "vraies captures d'instant de vie". Elles activent et avivent émotions et sentiments, réveillent le désir d'enfant de tout spectateur de cinéma qui aime à se fondre dans l'image. Et qu'on lui raconte des histoires, des contes, des fables. Elles ne peuvent que nous enchanter, comme autant d'instant filmés du pur bonheur: vacances, sourires, voyages, rites perdus, enfances, ripailles, plaisanteries. Elles témoignent d'un temps que nous n'avons pas connu ou qui reste enfoui dans notre mémoire.

En outre ces images, nous promettent la levée du sceau du secret de l'intime. Tels des intrus qui se glissent subrepticement dans le cadre. Qui font ainsi "partie" de la famille. Peuvent emprunter un instant celle des autres.

Car ces regards-caméras, souriants, complices ou boudeurs, destinés au filmeur, c'est étonnamment à nous qu'ils s'adressent avec un semblant de véracité, de naturel. Rien en eux n'évoque la mise en scène fictionnelle, un dispositif décidé à nous faire entrer dans le fantasme dans les règles. Tels une œillade de Louise Brooks, une mine langoureuse de Valentino, un regard sombre de Bogart, les lacs bleus de Morgan. "Ce n'est pas du cinéma", ce n'est pas joué, quelque part du réel forcément où cela lui ressemble...

Avec en prime l'illusion d'une certaine "immortalité" octroyée à des instants éphémères qui parviennent à se ressembler de générations en générations.

Ce "cinéma des familles" entre ainsi de plus en plus fréquemment dans le champ de références de notre regard.

Il est l'objet de recherches et de publications telle celle coordonnée par Roger Odin de l'université Paris III (Le "Film de Famille, usage privé, usage public", éditions Méridiens-Kincksieck, 1995). Il donne lieu à des "Fêtes du film de famille" comme en organise à Saugnac-Muret dans les Landes, l'architecte-urbaniste Michel Cantal-Dupart.

Il s'immisce avec bonheur dans des séries patrimoniales destinées à faire revivre la mémoire des régions et des vieux métiers (série "Mémoires de" - Bretagne, Marseille etc - des Editions Montparnasse). Ou pour évoquer les "Jours d'été" beau film de montage de Françoise Bernard, Ariane Doublet, Juliette Cahen et Pascal Goblot.

Il est collecté par les cinémathèques régionales ; "transféré" en vidéo par les familles pour être regarder sur le téléviseur. Et...

De plus en plus "emprunté" par les artistes et documentaristes. Certains, tel Claude Bossion, commencent par récupérer de vieilles bobines dans brocantes et greniers et les font tourner en boucle dans une "installation" reproduisant un salon bourgeois d'antan (Fondation Cartier, au printemps 1996). Avant de systématiser sa recherche avec "Mémoire d'Outremer - le cinéma des familles" pour tenter de rapprocher les cultures et faire redécouvrir le creuset marseillais à travers la convocation croisée des archives (au château d'If cet automne). D'autres, comme Peter Forgacs reconstitue par bribes, la métamorphose des lieux et de la société hongroise à travers la série "Hongrie privée" à partir de films réalisés dans la sphère intime.

Le hasard peut aussi initier une dramaturgie et un suspense comme dans la quête-enquête entreprise par Henri-François Imbert pour "Sur la Plage de Belfast" : trois minutes d'un film amateur retrouvé dans une caméra achetée d'occasion. Qui incite le cinéaste à partir à la recherche de ces visages, de ces regards rencontrés...

Le monde se partage aussi (et se partagera de plus en plus à l'ère camescope) entre ceux qui ont été filmés un jour par un proche, un parent, un intime et ceux dont il ne reste pas "d'image".

Ce que celles-ci disent de l'"être au monde", d'"être né là quelque part» dans cette famille là, dans cet instant qui appartient plus largement à "l'Histoire". Une génération de documentaristes souvent "trentenaires" semble tarauder aujourd'hui par le désir d'interroger cette empreinte, ces traces. Pour retisser les fils de la mémoire, des non-dits, des secrets, interroger les tabous, les souffrances ou les nostalgies.

Et nous embarquer ainsi, nous spectateurs, avec plus ou moins de proximité ou de distance dans ce voyage à travers le miroir des apparences. Qui peuvent être parfois les nôtres.

On en retrouvera beaucoup d'exemples à chaque fois singuliers dans leur traitement comme dans leur processus de création. Tant dans la programmation... qu'en compétition (sélectionnés ou visibles à la carte). Ce qui prouve l'actualité évidente de cette utilisation de "l'album de famille" pour répondre au désir de mémoire, d'identité, de représentations de l'Histoire.

A cette quête introspective sous le signe de la réminiscence interrogée, répond dans une étrange balance, celle de la vidéo-miroir, forme d'auto-surveillance de l'intime. Voici le camescope (ou la caméra super 8, mais c'est encore du temps cinéma avec des bobines

de 3mn à développer) convoqué pour enregistrer "en temps direct" la pensée, le sens à trouver, la relation, la rencontre. Pour remplacer le confesseur, faire preuve du communicable ou de l'incommunicable ; voire servir de médiateur, pour dire, révéler, poser les questions longtemps refoulées. Pour reconstituer le théâtre de la vie à l'instar d'un Alain Cavalier avec "La Rencontre" ou d'une Sophie Calle avec "No sex last night". Des films que nous aurions aimés montrer aussi, même si la "Famille" ici se resserre sur le couple, le duo.

Les formes de cette investigation de l'intime diffèrent, tant dans leur dispositif de mise à distance que dans leur recevabilité comme "acte cinématographique". Donc comme espace de représentation que le spectateur peut s'approprier ou non. Sur lequel il peut transférer ses affects, sa compassion, son empathie, ses résonances.

Car ce qui dans le cadre traditionnel littéraire du "Journal intime", lui est chuchoté, murmuré ou clamé avec véhémence reste en général par règle implicite, du différé, adouci par le temps, le contrôle, la maîtrise du dit et du non-dit. Un "verrouillage", une "censure", une délégation à la postérité, maintes fois enfreinte pourtant... par André Gide, Michel Leiris, Jean Genêt, Hervé Guibert...

Mais qui jamais n'atteint toutefois l'effet de loupe de l'affichage spéculaire. Les silhouettes, les ombres figées dans le tombeau des mots dansent ici la sarabande plein écran au fond de la caverne de notre conscience du monde.

Le sujet, le distinct, le singulier, l'individu, s'affirme (ici, car ce n'est pas universel loin s'en faut). Mais cette conquête de l'intime lui révèle plus que jamais l'humaine solitude malgré les faux-semblants, les codes, rites et tabous comme autant d'artifices protecteurs.

Le médium télévision (quelle que soit la forme du meuble, télécho des familles ou écran à plasma, sa technologie ou son mode de diffusion) engage le spectateur dans la "proximité du même". Où qu'il soit. Avec l'instantanéité du "direct", cérémonie comme catastrophe, carnage comme faits-divers, témoignage ou opinion micro-trottoir - sans nécessairement la sincérité. Avec des programmes, kaléïdoscope du monde, sans nécessairement les effets de sens stimulant son intelligence. "Une grande famille planétaire" vibrant aux mêmes jeux du cirque, faisant forum cathodique, sortant les mouchoirs pour les mêmes célébrations. Pourtant qui pourra évaluer comme nos regards sont usés, nos capacités d'émotion émoussées. Car nous avons, à voir et à entendre tant de choses. La fillette d'Armerio qui se noie en direct et l'indice CAC 40 quotidien, le énième SDF convoqué pour témoigner de la galère des hivers dans Lutèce et la météo du lendemain, le énième sans-papier contraint à dire Nous, pour se faire entendre tandis que se prépare la prochaine Coupe du monde de foot. Des guerres "chirurgicales" avec des images à la place des images. Et le millefeuille des couches "de plus jamais ça" qui s'empilent benoîtement, de génocides et massacres en "purification ethnique".

Toutes choses sensées nous permettre d'atteindre certains degrés de conscience, susciter compassion ou engagement.

Mais qui nous laissent d'abord spectateur, absent de soi et fondu dans l'image. Remués dans nos affects ou nos opinions, mais d'abord pantois tant que la télécommande n'a pas appuyé sur la touche stop.

Le "cinéma des familles" était sans doute une manière conventionnelle et à beaucoup d'égards artificielle de "symboliser" un "tous ensemble" et une "représentation du bonheur", un peu mièvre et douceuse mais d'un suranné qui nous réjouit et stimule l'imagination. Bien éloigné du "Tous ensemble" qui appelle à lutter et revendiquer pour des projets, des avenir. Mais aussi de celui proposé par le modèle télévisuel qui de Psy-Show en "ça se discute", invite "à baisser les masques", voire dans une version actualisée chercher chacun son chat dans une même cour d'immeuble si conviviale ma foi. Tous pareils, tous différents. Une communauté de distincts mais une communauté devant l'écran...

Parallèlement l'évolution technologique a constamment rapproché la focale sur le "réel" pour le meilleur et le pire.

Dans les années soixante, la caméra 16 mm synchrone, puis les portables vidéos ont permis l'émergence des cinémas "vérité", "direct" ou du "réel". En prise "avec la vie telle qu'elle est", telle qu'elle se donne à voir du moins devant l'objectif. Selon le dispositif élaboré, la mise en scène proposée. Question de forme, question de point de vue.

Avec la vidéo légère, ce rapprochement spéculaire de l'être, de l'intime, ce "ciné-œil" ne fait qu'amplifier sa surveillance, son effet de miroir instantané. Grand large, grand écran, de sa petite fenêtre la télévision prétend nous donner à voir tout le spectacle du monde. A coup de steady-cam, de travelling et de Louma, selon les points de vue les plus insensés, les plus impossibles à vivre. Sur la comode de la chambre à coucher, ou posé sur le grille-pain même si ce n'est pas conseillé, le camescope peut enregistrer et donner à voir l'image de beaucoup d'amour, d'une crise dominant-dominé, des larmes de pluie derrière une fenêtre qui suinte un triste automne, une solitude ou une fête. Mon beau miroir que me dis-tu, que me veux-tu ? Garde la trace magnétique ou numérisée d'un instant choisi, d'un instant complice, d'un instant volé. Pas nécessairement indélébile avant l'hypothèse DVD.

Qui peut, quand on veut, reproduite, arrêtée sur image, accélérée ou retardée, pour une "consommation du regard immédiate" individuelle ou collective, rejoindre la trappe du magnétoscope. Et produire le sens que l'on veut, question montage, avec l'actualité, un sitcom, ou un thriller... Etrange cocktail.

Mais cette ère-camescope, et de l'écran envahisseur, filtrant toujours un peu plus nos perceptions du monde, est aussi celle du besoin de racines, du désir d'investigation de la mémoire. Avec ces nécessaires croisements et passages entre l'intime et le collectif, entre le roman privé et l'histoire. Avec des frontières qui se brouillent, des limites et des tabous qui se diluent voire se brisent.

C'est en quoi un film comme "Demain et encore Demain" de Dominique Cabrera est un film important. Un film fragile car il doit être, bien vu, bien entendu. Qu'il se mérite, car il réclame l'ouverture de l'esprit, des sentiments comme des sens et ne supporte pas les préjugés rassis. Ainsi, nous avons grand plaisir à le montrer, "l'exposer" dans ce contexte là.

Ciné ou vidéo journal, investigation du je et de la relation à l'autre peuvent s'envisager comme des reconquêtes, des réappropriations de temps et de cette conscience de soi, seuls garants de la conscience d'autrui.

Des démarches documentaires peuvent s'approcher du secret, de la fêlure, du doute, de l'incommunicable. Elles ne peuvent jamais être indignes quand elles manifestent et témoignent d'une présence, quand elles permettent la maïeutique d'une parole, qu'elles rendent au réel sa complexité. Ainsi de "Best Boy" ou de "On the Waves of the Adriatic" pour ne citer qu'eux. Ils sont la fleur de sel du cinéma. Ce sont des films que nous aimons. Ce sont des films qui sont dans cette programmation.

Didier Husson

Trois auteurs en quête de racines, de traces pour renouer avec les fils rompus de la mémoire et de l'histoire. Trois démarches pour pallier à "l'absence" d'image ; pour interroger un regard sur soi dont reste l'empreinte filmée ; pour débusquer une nomination cachée et une identité. Trois voyages dans le labyrinthe des réminiscences pour retrouver du sens. Et l'occasion d'un débat sur les représentations de la mémoire intime et collective.

Mercredi 30 Octobre

Ouverture du cycle thématique à la Vidéotheque de Paris

● Le kugelhof

de Ginette Lavigne, 1993, 12 mn

• "J'ai filmé ma mère en train de confectionner un kugelhof, gâteau traditionnel de Transylvanie. Elle pétrit la pâte, et remue ses souvenirs : la vie d'une femme juive en Roumanie, l'exil, l'histoire de sa famille disparue dans les camps nazis."

Michkan World productions

● Chère grand-mère

de Patrice Dubosc, 1995, 18 mn

• "Des films 8 mm tournés par une mère disparue, une grand-mère polonaise inconnue, un "voyage de retour", une femme aimée : des fragments à partir desquels il s'agit, pour le héros, de renouer les fils rompus de la vie."

Production Kinofilm

● A la recherche de Vera Bardos

de Danielle Jaeggi, 1995, 17 mn

• "Le jour où j'ai réalisé que je ne savais pas le nom de ma tante, morte à 15 ans en camp de concentration, j'ai été saisie d'effroi. Ceci est un film sur la mémoire qui revient, sur l'impossible oubli."

Production Danielle Jaeggi

● Free Fall (Az Örvény/Chute libre)

de Peter Forgacs, 1996, 75 mn

Grand Prix du Festival international "Vue sur les docs", Marseille, Juin 1997.

Première à Paris

• Peter Forgacs a entrepris depuis 1989 l'exploration de la mémoire collective hongroise à partir d'archives cinématographiques privées. Il donne à celle-ci une traduction originale avec la série Hongrie Privée, un véritable "feuilleton vidéo" retraçant à partir de "films de famille" des destinées individuelles. Dixième opus de cette série, Free Fall, prend la forme d'un opéra vidéo composé sur une musique originale de Tibor Szemző à partir des images privées de György Peto filmant sa famille entre 1938 et mars 1944.

Au printemps 1944, toutes les communautés juives de l'Europe occupée par les nazis sont emportées dans le maelström. Malgré l'édiction de lois antisémites en Hongrie depuis 1938, la communauté juive hongroise n'est pas enco-

re touchée... "Comment cela a-t-il été possible ? Comment ont-ils été emportés dans la tourmente nazie. Vue de l'intérieur, quelle était la vie de ces "futurs victimes" dans cette atmosphère étouffante ? Quelle compréhension peut-on avoir du langage brutal de la loi si elle vous est soufflée à l'oreille par des voix angéliques ? Malgré le rétrécissement de l'espace vital et les signes de plus en plus effrayants d'une réalité, pour quoi subsiste jusqu'à la fin l'espoir..."

Peter Forgacs est né en 1950 à Budapest. Après des études de sculpture et de graphisme, il est entré aux studios Bela Balasz en 1978. Il pratique la photo, réalise des films expérimentaux et, pour la télévision hongroise des fictions documentaires. Peter Forgacs séjourne deux ans en Angleterre et commence la série Hongrie Privée en 1989. Les quatre premiers épisodes sont présentés au cours de "Parcours du Double, ethnologie de l'imaginaire" une manifestation organisée par Pierre Ponant et Arts Rencontres Internationales au Musée National des Monuments Français au Palais de Chaillot. "Wittgenstein-Tractatus, le Dictionnaire Bourgeois" est présenté à Gentilly il y a trois dans le thème, "Les territoires de la mémoire".

Tibor Szemző a suivi des études musicales au Conservatoire Bartok, à l'Académie Frantz Listz et à la Schola Hungarica. Il joue des musiques improvisées avec son propre quatuor dès 1970 et a créé au début des années 80, le groupe 180, Ensemble de musique nouvelle. Il s'est engagé dans un courant utilisant "l'électronique primitive", des instruments expérimentaux, des voix et éléments verbaux. Compositeur et interprète, il se produit en concert et lors de performances. Invité à Parcours du Double, manifestation citée plus haut.

Production : Béla Balasz Studio avec le soutien de Hungarian motion picture foundation, la fondation Soros programme média et HTV documents studio, private photo and film archive.

Distribution : Peter Forgacs, H-1121 Budapest, Mese Köz 10.

Hongrie. Tél/Fax : 36.1.2007624

Diffusion non-commerciale

pour la France : Images de la

Culture, CNC, service des actions

audiovisuelles

3, rue Boissière, 75116 Paris.

Tél. : 01.44.34.35.05.

Confrontation d'extrêmes. Non pour les évaluer à l'aune de l'autre ce qui n'aurait aucun sens. Mais pour les ambiguïtés stimulantes que leurs démarches proposent. Mon premier est une fiction virtuose dont la pulpe donne beaucoup à saisir, à investir sur la manière dont aujourd'hui se construisent nos imaginaires, nos fantasmes, notre rapport au monde. Sur la manière dont nous fabriquons de l'oubli comme la mémoire qui nous aide à vivre. Un film hypertendu et métaphorique, dans les marges du mélodrame, avec une progression en puzzle savant, raffiné mais aussi d'un réalisme effarant. Mon second un documentaire qui traite ses "personnages réels" comme les héros d'un univers hilarant et burlesque : le grand écart culturel entre ce que fut l'Est (l'URSS) et ce qui reste l'Ouest (les Etats-Unis, caricature triomphante à soulever chewing-gum). La position médiane, centrale est rusée... Entre les deux périodes de tournage, dix ans. Entre les deux, l'aventure d'une émigration et d'un retour provisoire en nouveaux candides du trio familial. Un documentariste peut-il aimer "ses héros" en personnages de comédie ? Oui, sans doute s'ils restent maîtres de la mise en scène...

Mercredi 5 novembre

● Family Viewing

(Visionnage en famille)

de Atom Egoyan, 82 mn, 1987

• C'est l'un des premiers films de l'auteur de "De beaux lendemains", prix du jury à Cannes, cette année et sur les écrans depuis octobre. Issu d'une famille arménienne installée à Toronto, Atom Egoyan n'a cessé depuis ses premiers films au début des années 80, d'installer dans ses scénarii, un principe de mise en abîme des images où télévision et vidéo (familiale, de surveillance) fabriquent mémoires et effets de miroir. Réfléchissant traumatismes, fantasmes pervers ou nostalgies bienheureuses. Mais "Family Viewing" est en sus, une fable moderne : sur le primat du télévisuel et de l'irréalité "écranique", tyrannique, absorbante au sens littéralement physique du terme. Sur la désagrégation (mais aussi la possible reconstitution imaginaire) de la cellule familiale nucléaire. C'est encore l'inventaire du mensonge et du faux-semblant, de l'hypocrisie et de l'enfermement quasi mutique, régissant nombre de relations humaines. Et en prime un regard sur la vieillesse et la manière dont elle est considérée. Mais dans cet apparent processus d'accablement, Egoyan nous ménage des points de fuite dans ces impasses...

Distributeur : Ego Film Arts

● Les Lapiroff passent à l'ouest

de Jean-Luc Léon, 90 mn, 1994

• Une comédie documentaire de l'auteur de "Un marchand, des artistes et des collectionneurs"... En mai 1981, une famille juive soviétique quitte l'URSS pour les Etats-Unis, emportant quantité de valises au contenu hétéroclite. De Moscou à Los Angeles, en passant par Vienne et par Rome, Jean-Luc Léon a filmé la chronique souvent cocasse de la découverte de l'Occident par cette famille, d'émerveillements en petits désenchantements jusqu'à l'installation définitive. Dix ans plus tard, le cinéaste retrouve trois citoyens américains : après la chute du mur, Isabelle et Ilya Lapiroff, et leur fils Innokenti devenu Ken retournent pour la première fois en vacances à Moscou... Distribution : Album Productions, 57, rue des Trois Frères, 75018 Paris. Tél. : 01.46.06.06.90.

Chère grand-mère de Patrice Dubosc



A la recherche de Vera Bardos de Danielle Jaeggi



Free Fall de Peter Forgacs



Les Lapiroff passent à l'ouest de Jean-Luc Léon

En mai 1987, le Journal Libération publie à l'occasion du festival de Cannes, un Hors série sur le thème "Pourquoi filmez-vous ? 700 cinéastes du monde entier répondent." Faut-il voir comme un symptôme historique de la non reconnaissance de la démarche documentaire, la poignée de cinéastes interpellés qui s'aventurent ou s'aventureront dans le "cinéma du réel" : Agnès Varda, Raymond Depardon, Alain Cavalier, Claude Lanzman, Jean-Louis Comolli. Ce dernier, d'ailleurs "biographié" à l'époque pour ses fictions (La Cécilia, L'ombre rouge), après avoir fait preuve de fort méchante humeur à propos de la démarche conclut : "... Je fais des films pour comprendre " à qui en particulier " je suis en train de m'adresser..."

Pur esprit, sans état d'âme, émotions et parcours de vie, le documentariste, le "documenteur" cher à Varda, se verrait-il donc assigné le seul rôle de l'observateur critique du "Comment va le monde", du "Filmer l'Autre". En restant plus ou moins descriptif ou interprétatif, plus ou moins engagé ou distancié, plus ou moins positiviste ou subjectif. A condition de ne pas dépasser les limites d'une règle du jeu où son Je doit savoir rester discret. La "règle" permet sans réelles bornes aux "cinéastes de fiction" de livrer, transfigurés, transcendés, leurs opinions, fantasmes ou obsessions. Dans le champ expérimental, par nature préservé par sa diffusion confidentielle et sa position "contre" le cinéma dominant, le "ciné-journal", le "video-diary" est un genre au contraire presque consanguin à la démarche depuis fort longtemps. Chez Jonas Mekas, et ses Diaries, notes and sketches, ou son fameux "Réminiscence d'un voyage en Lituanie", désormais programmé depuis quelques années dans des "Festivals de films documentaires". Comme Sadie Benning, ses confidences et introspections filmées à la caméra Fisher Price Sans oublier le ciné-journal culte de Joseph Morder. Ou le "Nelson Sullivan TV-Show", talk-show à usage personnel et pour quelques intimes réalisé par caméscope-miroir interposé tenu à bout de bras retourné sur soi. Or aujourd'hui, spectateurs de mille images de si diverses natures tous les repères de brouillent.

L'instantanéité vidéo permet "l'enregistrement" brut de réel, "spontané", l'absence d'écriture, de construction, de point de vue. Ou en ayant l'apparence... Mais il faut bien qu'une caméra soit placée quelque part. Quelle soit déclenchée à un moment où à un autre. Qu'elle cadre esthétiquement et sensiblement ou choisisse le "mal filmé". Qu'une durée, un temps cinématographique s'instaure pour qu'il parvienne au spectateur, un ou multiple. Qu'un film advienne. Le journal intime à l'ère du spéculaire quitte la galaxie Gutenberg pour s'exposer (s'imposer ?) au regard de l'autre. Et ce n'est pas le même dialogue qu'il instaure. Il n'interpelle pas de la même manière nos conceptions de la pudeur et de l'impudeur. Ne nous investit pas de la même manière puisqu'il faudra se fondre dans l'image et en revenir. Comme la représentation filmique n'implique pas les êtres dont elle parle, qu'elle montre ou qu'elle interroge comme l'écrit les "suggère", suscite et permet distance, projection imaginaire, préservation d'un mystère et d'une représentation libre. Le ciné-journal montre et parle cru, même en chuchotant. Parce qu'il réalise un effet de loupe. S'adresse à nous spectateurs, comme des intrus plus ou moins consentants. Acceptant ou non que le film, ce film nous regarde et sans doute nous réfléchisse au moins partiellement. Que nous adhérons ou refusions. Parfois la mise en scène est le dernier garde-fou de la distanciation : chez Nani Moretti (Caro Diario) ou Nagisha Oshima (Kyoto, la ville de ma mère) par exemple. Avec les trois films de cette programmation, nous ne sommes plus au cinéma tel que nous l'entendons souvent et au cinéma comme jamais bien sûr...

Jeudi 6 Novembre

Soirée inaugurale

● Demain et encore demain Journal 1995

de Dominique Cabrera, 1997, 79 mn, Avant-première en présence de la réalisatrice

• Ainsi une "documentariste", une cinéaste, nous place face à une réflexion en action. Produit du sens, des sentiments, des impressions, des questionnements, interroge des engagements, des relations, ses émotions, le temps qu'il fait, l'air du temps. Les siens et peut-être une part du nôtre. Une caméra Hi-8 pour faire une "mise au point". Pour elle, pour nous. Libres à nous. C'est du cinéma, donc des images en mouvement, une voix, des sons, des lumières, une aube, le paysage d'un corps, de la brume en montagne. Des paroles et des silences. Les siens, les siennes que rien ne nous oblige à faire nôtres. C'est du cinéma qui parle de la vie. En direct, en différé. Cela reste donc de la représentation. Du passé déjà, des indices, des signes, des détails infimes qui permettent peut-être de "voir venir" l'avenir. De refuser ou nous approprier ce qui est dit dans cet acte. Qui ne nous oblige pas à communiquer mais à prendre le temps, le temps du film comme il vient, comme on le ressent. Chacun, seul et ensemble comme toujours au cinéma. "De janvier à septembre 1995, j'ai voulu filmer ma vie en Hi-8. Cette année, j'ai aimé un homme et j'ai filmé ma mère. Comme beaucoup d'autres, je me suis demandée pour qui il fallait voter et dans quel collège je devais envoyer mon fils ; c'était la même question, celle de notre devenir collectif et du libéralisme triomphant. J'ai aussi filmé le soleil sur le plancher, la dépression, les fleurs et les vacances. Je voulais surtout saisir le temps qui passe et nous transforme, j'aurais pu appeler le film : Devenir. En le faisant, chemin faisant, j'ai repris goût à la vie. J'avais fait un film sur le manque et il me semble que c'est un film sur le bonheur d'une femme banale mais cinéaste, cinq ans avant l'an 2000." Filmographie récente de Dominique Cabrera : Rester Là-bas (1992) ; Rêves de ville (1993) ; Réjane dans la Tour (1993) ; Chronique d'une banlieue ordinaire

(1993) ; Une poste à la Courneuve (1994) ; De l'autre côté de la mer (1996).

Distribution : INA, 4 avenue de l'Europe, 94366 Bry-sur-Marne Cedex Tél. 01 49 83.26.90

Distribution 35 mm : Pierre Grise, Maurice Tinchant

● Le documentariste ou le roman de l'enfance de Dominique Dubosc, 1989, 42 mn, 16 mm couleur et noir et blanc

• Un documentariste réalise un retour sur images. Celles de sa vie, celles de ses films. Il interroge le cinéaste, "l'objectif" du documentaire. La part de l'intime. Ce qu'il recherche en filmant. Un ciné-journal à rebours qui ne recherche pas la rationalité mais l'immersion dans le sens profond des actes. Dominique Dubosc a notamment réalisé un film sur et avec Jonas Mekas, "Visiting Jonas Mekas". "Le son d'une flûte japonaise / des images documentaires / une photo de bébé en Chine / Une autre d'un jeune homme à côté d'une caméra... La voix dit : Quand je revois aujourd'hui les premiers documentaires que j'ai tournés en Amérique du Sud et en France, si je me demande pourquoi j'ai fait ces films-là, ce qui me vient à l'esprit n'est pas une explication, mais plutôt l'image d'un petit enfant..."

Production Kinofilm et La Sept : 83, rue Notre-Dame des Champs, 75006 Paris.

Tél. : 01.43.29.75.99.

● Omelette (pied de nez)

de Rémy Lange, 1993, 78 mn • Sur les traces de Joseph Morder, cinéaste expérimental qu'il admire, Rémy Lange filme en super 8 son ciné-journal, tenaillé par la nécessité d'une révélation... Film-démarche. Film-questions à tiroirs. Qui brassent... la question d'identité. Celle du rapport à l'autre quand tourne la caméra. Celle de la restitution de l'échange. Celle encore de la diffusion d'un travail filmique. Car "Omelette", existe aussi dans une version "abrégée", en durée comme en sens : Les anges de nos campagnes qui fut diffusé dans l'Œil du Cyclone sur Canal Plus. Le même film et un autre aussi...

Diffusion en Super 8 : Light Cone 27, rue Louis-Braille, 75012 Paris Tél. : 01.46.28.11.21

Quand les films de famille, par bribes belles, sensibles, drôles ou émouvantes, deviennent par la grâce d'un montage, la reconstitution d'un "roman" collectif, d'un imaginaire. Et sujet prétexte à débat pour poser la question du statut des archives amateurs. Avec les auteurs et Pierre Ramognino du magazine Télescope. "Le 28 décembre 1895, la programmation de la première séance publique du cinématographe comptait parmi les huit sujets projetés. Le goûter de Bébé. Auguste Lumière et sa femme contemplaient le déjeuner de leur bambin sous l'œil complice de la caméra de Louis Lumière.

Premier film de famille donc, Le goûter de Bébé en est aussi l'archétype. Il saisit un moment de bonheur intime et signale une des fonctions que ses inventeurs affectaient au cinéma : capter le réel en mouvement, filmer la vie avant qu'elle ne s'échappe. Mais l'encombrement et le coût des premières caméras, la transformation d'une technique proche de la photographie en industrie du rêve et de l'illusion, laissèrent dans l'ombre les autres utilisations de l'invention nouvelle. Pourtant, à partir de 1924, grâce à la mise sur le marché de la première caméra grand-public, la Pathé-baby, des milliers d'anonymes redé-

couvrent le cinématographe. Un cinéma amateur naît, se développe et produit des films qui longtemps restèrent dans les greniers, au fond des malles, à côté des projecteurs cassés. Depuis quelques années, ces bribes du passé privé réapparaissent, comme par effraction, dans les films documentaires. Objet d'enquête, comme dans Sur la plage de Belfast de Henri-François Imbert, ils sont aussi la matière principale voire unique, de nouveaux films comme dans "Jours d'été" du quatuor Françoise Bernard, Juliette Cahen, Ariane Doublet et Pascal Goblot. Autour du film, qui monte et remonte des fragments d'histoires familiales, la rencontre du vendredi 7 novembre souhaite ouvrir la réflexion sur ces objets cinématographiques mal identifiés. Avec les bobines de 8, de 16, de 9,5 mm des films de famille, est-on dans le cinéma ou dans l'archive ? Le réalisateur contemporain qui les réutilise peut-il faire abstraction du contexte de leur production, peut-il se les réapproprier entièrement ? La discussion cherchera à poser des jalons pour comprendre la spécificité du regard documentaire sur ces gisements de mémoire." (Pierre Ramognino, historien, membre de la rédaction du Télescope).

Vendredi 7 novembre (après midi)

Cinéma des Familles

● Jours d'été

de Françoise Bernard, Juliette Cahen, Ariane Doublet et Pascal Goblot, 1997, 52 mn

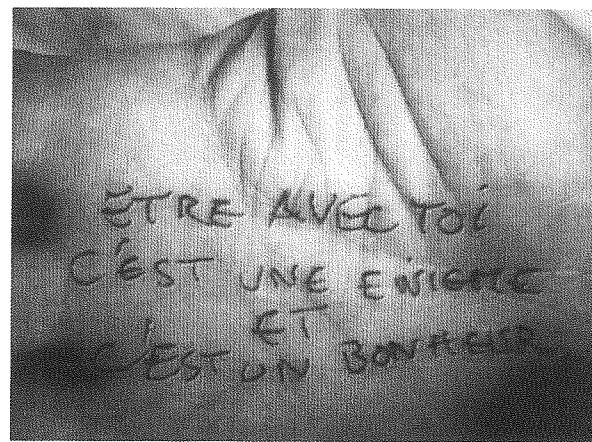
• Dans le même esprit et le même principe du montage de films amateurs que leur précédent film "Terre Neuvas" (avec Manuela Fresil en plus dans l'équipe)... Les auteurs (trices) évoquent cette fois un demi-siècle de congés payés. Une douce balade entre fête villageoise et bord de mer, entre farniente et randonnées. Avec des madeleines d'enfance, des romances adolescentes. Une partition savamment articulée, pour fusionner - après un long travail de collecte - une myriade de mémoires intimes qui peuvent ainsi rencontrer notre imaginaire collectif.

Distribution : TransEurope Films, 8, rue de Valois, 75001 Paris.

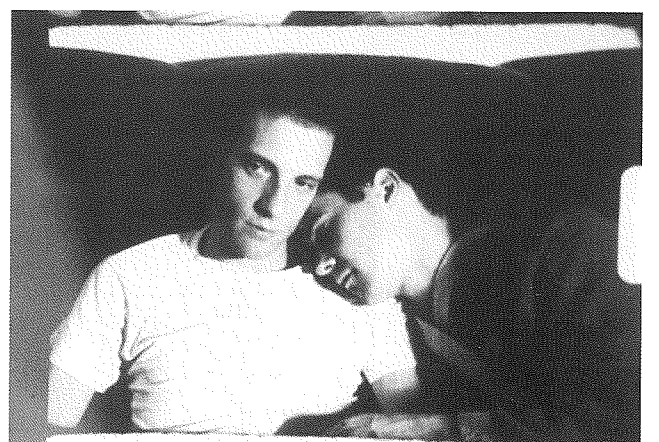
Tél. : 01.47.03.14.80



Jours d'été de Françoise Bernard



Demain et encore demain de Dominique Cabrera



Omelette (pied de nez) de Rémy Lange

Une des questions essentielles du cinéma, quand il prétend faire du "Réal" son objet, est de trouver la secrète alchimie de la juste distance. Non point pour répondre à une hypothétique échelle morale, une éthique patenée : dénonçant le cinéaste-entomologiste, ou son inverse le cinéaste-fusionnel. Mais parce que le malaise ne peut que s'instaurer quand la mise en scène d'un sujet (donc sa mise en spectacle, ce qui nous sera donné à voir), rend celui-ci, ôtagé du processus filmique et donc de démonstrations ou de présupposés. Le pouvoir de "l'homme à la caméra" doit savoir se doser, et mieux encore reconnaître, négocier, voire se rendre complice de qui il filme, sans pour autant renoncer à son point de vue. Les deux œuvres présentées au cours de cette soirée, font mieux que respecter ce "contrat filmeur-filmé". Ces deux films jouent chacun à leur manière leur rôle de "passeur" de vérités singulières en nous les faisant magiquement partager, tout en nous laissant libres de nos sentiments comme de nos interprétations. Ces considérations rejoignent les propos du cinéaste Denis Gheerbrant ("Et la vie", "La vie est immense et pleines de dangers") tenus lors d'une rencontre ADDOC sur le cinéaste et l'engagement aux derniers Etats généraux du film documentaire de Lussas en août dernier : "Filmer l'autre, ce n'est pas filmer "le même", c'est se mettre au risque de l'autre. Un acte de reconnaissance où il s'agit d'essayer de l'aider à formuler ses questions : est-ce que tu acceptes que je filme qui tu es ? ... C'est l'acte qui produit le film, de la relation à autrui, une vérité qui advient. Une caméra "en proximité" n'est pas par nature indigne, irrespectueuse, au contraire de moult preuves qui nous en sont données à voir, aujourd'hui. Mais filmer réellement "avec" ses personnages réclame beaucoup d'humilité, d'empathie. Et de temps... plusieurs mois de tournage éclaté pour le premier film et plus de trois ans pour le second...

Vendredi 7 novembre (soir)

● Sur les flots bleus de l'Adriatique

(On the waves of the Adriatic) de Brian McKenzie, 1990, 120 mn, 16 mm couleur, STF. Grand Prix Cinéma du Réel 1991. Présenté par Suzette Glénadel, déléguée générale de Cinéma du Réel.

• Une chronique familiale à huis clos. La maison qui tient lieu de refuge aux membres de la famille est dirigée avec une autorité distante par le père de Graeme, Steven, slovène qui a émigré en Australie à la fin de la seconde guerre mondiale. Graeme et ses deux amis Stephen et Harold, ne sont jamais parvenus à travailler et passent leur temps à récupérer des pièces détachées de véhicules. Pour eux comme pour le reste de la maisonnée, le plus beau des rêves serait de pouvoir conduire une voiture alors même que tous ne savent ni lire ni écrire. Brian McKenzie les rencontre dans une bibliothèque municipale où ils tuent leur ennui...

• "J'ai découvert ce film en Australie en septembre 1990 à un moment où nous n'étions pas encore envahis par la médiatisation de la "fracture sociale" et peut-être aujourd'hui ce film aurait-il suscité davantage d'intérêt en France. Pour l'anecdote mais ô combien significative je venais d'arriver. C'était le premier film que je devais visionner. J'étais encore très peu familiarisée avec l'accent australien, encore moins avec celui, plus difficile des protagonistes du film, je comprenais un mot sur deux.

Je suis restée fascinée pendant deux heures. Et c'est bien la magie du film qui procède de la proximité des personnages et de la complicité qui s'est établie entre Brian le cinéaste, Graeme et ses compères. C'est un film qui ne s'apitoie pas.

Par la générosité du réalisateur, ce film d'une chronique familiale anodine permet aux personnages de réacquiescer la dignité et d'exister avec leurs émois, leurs peines et leurs rêves, même dérisoires."

Suzette Glénadel
déléguée générale de Cinéma du Réel

• "Si dans les prochaines années, il doit exister un nouveau cinéma, c'est dans un film comme l'australien "On the waves of the Adriatic"

qu'on en voit les prémices. Il correspond à la définition du genre documentaire mais c'est avant tout un film surprenant et beau devant lequel on se demande souvent comment le réalisateur a pu obtenir cette scène ou cette autre... Les personnages m'ont fait penser aux romans de Steinbeck : des gens qui n'ont que le minimum pour subsister mais qui entretiennent une relation amoureuse avec la vie..."

Abbas Kiarostami, auteur de "Close-up", "Où est la maison de mon ami ?", "Au travers des oliviers", membre du jury de Cinéma du Réel 1991. (In Libération 19 mars 1991).
Distribution : Australian Film Commission, 8, West Street North Sydney, N.S. W 2060.
Tél/fax (61-2) 925 7333.
Contact France : Cinéma du Réel, Suzette Glénadel,
Tél. : 01.44.78.44.30



Sur les flots bleus de l'Adriatique de Brian McKenzie

● Best boy

d'Ira Wohl, 1979, 104 mn, Etats-Unis, 16 mm, couleurs Oscar du meilleur documentaire 1980. Diffusion "Grand Format" sur La Sept Arte le 30 juillet 1994.

• Ira Wohl filme son cousin Phil, handicapé mental adulte, qui jusqu'à ses 52 ans, a été complètement protégé du monde par ses parents. Une caméra témoin mais aussi participative qui accompagne le processus d'ouverture d'une chrysalide durant plus de trois ans. Si "Best Boy" est l'histoire d'une "émancipation" et d'une découverte du monde, tous les acteurs du cercle familial évoluent avec lui...

Ira Wohl a commencé sa carrière de cinéaste au début des années 70 en tant qu'assistant sur le film d'Orson Welles "Don Quichotte" avant de travailler en télévision et de réaliser plusieurs court et longs métrages documentaires. Depuis 1990, Ira Wohl est devenu psychologue et réalise des séries documentaires sur les diagnostics psychologiques.

Il achève actuellement "Best Man", un film de 90 mn : "Best Boy et chacun d'entre nous vingt ans après".
Distributeur : Only Child Motion Pictures, P.O. Box 184 USA-CA 90123 Beverly Hills.
Tél. : 213.656.4300.
Fax : 213.656.6171

Quelle mémoire entretenir au sein d'une même "généalogie". Comment peut-elle se transmettre ? Et comment se l'approprier quand elle charrie secrets, déracinements, stigmates d'une époque. Pire quand elle plonge ses racines dans l'indicible, Auschwitz. Comment traduire dans les faits, dans le "vivant", l'aujourd'hui, le Devoir de Mémoire, si souvent intimé de façon volontariste sans qu'aucune clé de sa maïeutique soit clairement disponible...
Trois films, trois mémoires, trois registres, trois moments d'histoire dans l'Histoire. Ce que nous pouvons éventuellement "apprendre" d'eux.

Samedi 8 novembre (après-midi)

● Quand j'étais petit, le Liban pour moi c'était ça de Stéphane Olry, 18 mn, 1997

• Par l'auteur (avec Corinne Miret) des cartes postales vidéos du "Voyage en Orient". Un film de (par, pour la) famille et pour soi à travers elle. Un voyage comme une "lettre au père" qui musarde dans la mémoire et les clichés de l'Orient. Et une tentative de décryptage de certaines des représentations imaginaires que nous en avons.

Production : La Revue Eclair, 11, rue des Arquebusiers, 75003 Paris.
Tél. : 01.42.77.16.62

● Asmara

de Paolo Poloni, 1993, 76 mn (Suisse/Allemagne)

• Un fils, un père. Une mémoire à trous et caches. Un voyage à deux pour la réactiver, la soumettre à la question. Pour tenter de comprendre, de se comprendre aussi sans doute... "Je me souviens des dimanches froids et gris où toute ma famille se réunissait autour de l'album de photos.

Pendant ce temps, la vie du petit village suisse s'écoulait lentement. Parmi les innombrables photos de vacances en Italie, notre pays d'origine, l'une m'attirait de manière inquiétante, sinistre. On y voyait six personnes pendues. C'étaient des noirs aux longs vêtements blancs. On distinguait la corde autour de leur cou. La photo resta gravée dans ma mémoire... et je grandis. Peu à peu, le mystère de cette image se révéla : mon père avait participé comme soldat à la guerre d'Ethiopie en 1936. Ensuite il vécut quinze ans à Asmara, la capitale de la colonie italienne d'Erythrée, avant de rentrer en Italie puis d'émigrer en Suisse. Je n'ai jamais rien su de cette longue période. On n'en parlait pas. C'était une période tabou pour nous comme d'ailleurs pour tous les italiens. Un jour, je décidais de tourner un film autour de ces deux tabous, le privé et l'historique."

Distribution : Look now, Postfach 3172/8031 Zürich, Suisse.
Tél. : (31.1) 372.03.60

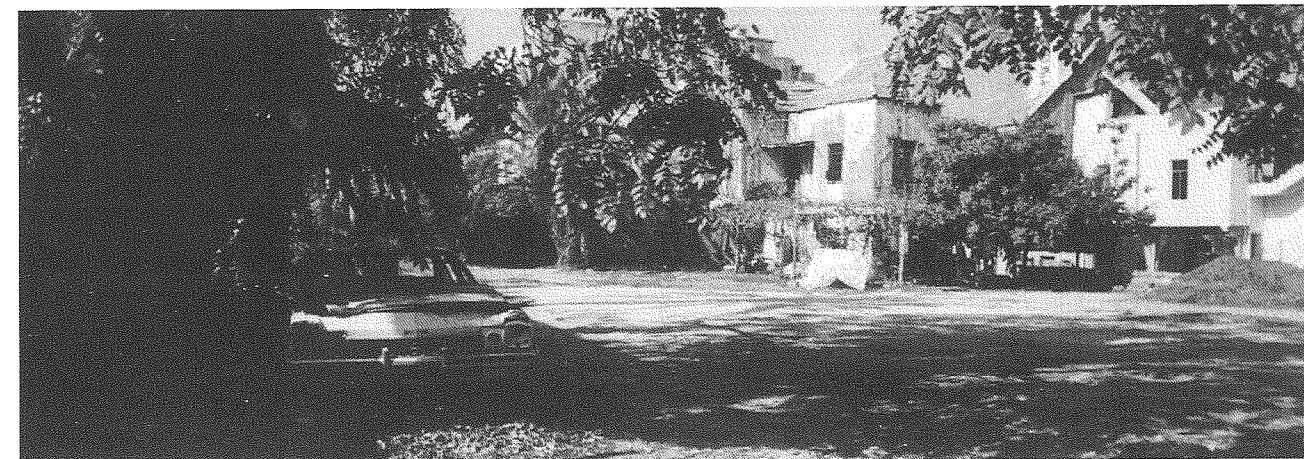
● Héritages

de Daniel et Pascal Cling, 1996, 52 mn

• Ce qui est dit, ce qui est tût. Ce qui fait souffrance pour les uns, pour les autres. Ce qui se transmet. Et le temps qu'il faut pour le dire. Trois générations face au travail de mémoire. Intensité et pudeur...

Trois rescapés d'Auschwitz racontent de quelle façon et dans quelles circonstances, ils ont révélé leur histoire depuis leur retour. Leurs descendants expriment ce qu'ils ont ressenti en la découvrant, en quoi elle a marqué leur identité et ce dont ils se sentent investis. Ainsi se constitue un récit complexe, quelquefois contradictoire, qui met en lumière les effets de la parole et des non-dit sur trois générations et plus généralement soulève la question de la transmission de l'histoire.

Distribution : Doc and Co, 52, rue Charlot, 75003 Paris.
Tél. : 01.53.01.96.35



Quand j'étais petit, le Liban pour moi c'était ça de Stéphane Olry

Héritages de Daniel et Pascal Cling



Il est des cinéastes qui prennent "la distance du je" à travers la forme du ciné-journal intime. D'autres choisissent l'écart analytique du roman familial. Dans les trois démarches de cette séquence d'Histoires de Famille, la caméra délibérément subjective "s'entremet". Elle intervient au cœur du vécu familial qu'elle interpelle, "confesse" et avec lequel elle interagit. Elle fabrique consciemment ou non un processus "thérapeutique" dont elle nous rend témoin. Sans que la position de "filmmaker" ne soit pour autant, jamais abandonnée. Car cette approche des "entrailles de l'intime" reste sans cesse scénarisée même quand elle se heurte aux résistances du noeud relationnel. Ainsi, elle redéfinit, resitue, interroge les rôles et la représentation que chacun s'en fait. Même impudique et crû, ce cinéma dépasse le constat "psychologisant" et tresse un itinéraire pour nos propres interrogations.

Samedi 8 novembre (soir)

● Osaka Story

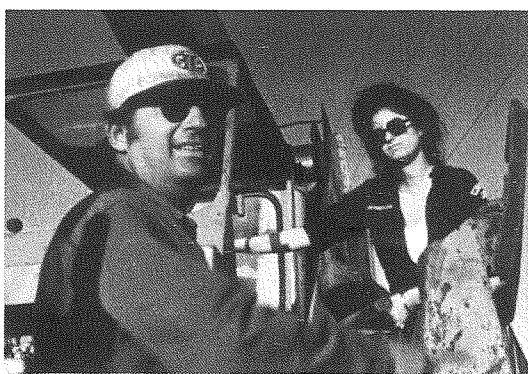
de Toichi Nakata, 1994, 75 mn (Grande-Bretagne/Japon)

• Malgré une mise à distance volontaire dans son exil anglais, son immersion dans une autre culture et d'autres modes relationnels, le réalisateur éprouve le besoin du Retour pour solder ses doutes et faire le point... Un film pour témoigner de ces questionnements et un miroir aussi, pour les membres de sa famille.

Après quelques années à l'étranger, Toichi, le réalisateur retourne dans sa ville natale d'Osaka pour filmer les siens. Dans les mille et un détails de la vie quotidienne vont se révéler les fractures visibles et les problèmes plus secrets de cette famille prise entre deux cultures, la japonaise et la coréenne, dont les relations ont toujours été difficiles. Le père entretient une autre famille en Corée, la mère se pose des questions sur le présent et son avenir. Le frère est pris entre ses affaires dans l'entreprise paternelle et la secte dont il est adepte. Une des soeurs a fait ses choix et assume son indépendance. Quant à Toichi, son dilemme n'est pas moindre : doit-il pour de bon rentrer au Japon et jouer le rôle traditionnellement dévolu à l'aîné des fils ? Où peut-il retourner en Occident, et assumer seul ses choix de vie ?

Distribution : Jane Balfour films, Burghley House, 35 Fortress road, Londres NW5 1AD, Grande-Bretagne. Tél. : (44.71) 267.5392

Osaka Story de Toichi Nakata



Joe et Maxi de Maxi Cohen et Joël Gold

● Joe et Maxi

de Maxi Cohen et Joël Gold, 1978, 80 mn (16mm et vidéo)

• "Faire le film, c'était voir mon père, c'était me voir moi-même" déclare à la fin de "Joe et Maxi", la jeune réalisatrice (23 ans à l'époque) Maxi Cohen. Comprendre un père et le regard qu'il porte sur vous. Se comprendre. Ce "rêve de film" remontait dix ans en arrière quand Maxi Cohen imaginait faire le portrait d'un "héros énigmatique", aventuriers, candide et charismatique. Deux événements décideront de l'accomplissement de son projet : la mort prématurée de sa mère atteinte d'un cancer et la rencontre d'un complice, Joël Gold permettant d'envisager ce portrait. Mais si intimement lié à la vie, le film tourne au journal de bord d'une rencontre et de la maladie...

Distribution : Pretty Pictures, 9, rue Charlot, 75003 Paris. Tél. : 01.40.29.00.44

● Joël Bartolomé

Vidéos 1991/1997 Extraits de Mes Vidéos 91-95

Série : A quatre ans, je dessinais comme Picasso (1991)

• Film de famille, 3 mn

• Tout le monde meurt, 2 mn 26

• Souvenir rêvé, 1 mn 22

Série : Petites scènes de la vie ordinaire I (92-93)

• Le jeudi de l'Ascension, 1 mn 52

• Papa gros con, 1 mn 25

• Filme ma poupée, 1 mn 41

• La vache qui parle, 5 mn 19

Série : Les grands moments de la photo de famille (92-93)

• Famille B, 4 mn 26

• Maintenant, 1 mn 05

• Epilogue, 50 s

Série : Petites scènes de la vie ordinaire II (94-95)

• La tarte au citron, 4 mn 23

• La forêt de Rambouillet, 2 mn

• Les joujoux de Noël, 5 mn 34

Suivi de : Lili m'a dit, 1997, 16 mn 42

La Vision théorique

• "... Du plan serré au plan large, du cinéma primitif ("L'arroseur arrosé") avec ses séries de plan-séquence autonomes. Aux mises en scène avec personnage pour lesquelles il conçoit à chaque fois des micro-scénarios. Un cadrage et un montage. On peut voir se dessiner une forme linéaire qui vise, sur la base des mêmes éléments, un vocabulaire structuré de la relation à l'autre, avec tout ce que cela implique de rapport de force ou de séduction. Ce qui demeure tout au long de ce parcours demeure l'ambiguïté et la tension de la position de l'artiste Bord-Cadre, entre absence et présence. En y ajoutant de l'intérieur, de nouveaux syntagmes, Joël Bartolomé s'applique à élargir un corpus initialement restreint, à le desserrer de son emprise avec le genre, de la photo de famille au cinéma amateur." (Stéphanie Moisdon-Trembley, présentation de l'édition vidéo de : Joël Bartolomé, Mes Vidéos 91/95).

La Vision "People"

• "Volubile, passionnée et adepte des équations insensées, voici Lili, belle comme une héroïne de Woody Allen. Timide, rire de ventriloque et lunettes-bicyclette, tout droit sorti d'une comédie de Jacques Tati, voilà Joël, son mari. Nom de couple, les Bartolomé, tous deux nés à Bonneville (Haute-Savoie), dans la même maternité, accouchés par la même sage-femme, elle en 1956, lui, un an plus tard. C'est lui, l'artiste,

lui qui depuis dix ans filme en vidéo et presque en huis-clos leur vie quotidienne avec les jumeaux, Coline et Fabian, onze ans et bien sûr Lili. "En fait, précise Joël Bartolomé, ce sont des films de famille antifamille" qu'il a commencé sans vraiment savoir ce qu'il allait en faire, absorbé par cette caméra qui est devenue un outil à enregistrer les rites et rituels de sa petite tribu. Toujours prête à entrer en action. "Un chien" ajoute Lili. "Portrait" par Brigitte Ollier série "Duos intimes" (Libération, 19 août 1997).

La Vision des "Ecrans Documentaires"

• Au delà de l'originalité du dispositif artistique posé par Joël Bartolomé, ses travaux vidéos interroge les perspectives du "cinéma des familles" à l'ère camescope : contiguïté et détournement, décalage et subversion, effet de loupe sur l'intime... Des films à priori sans visée "documentaire". Comme semblerait l'attester d'ailleurs le circuit artistique dans lequel ils sont diffusés : Semaine internationale de la vidéo de Genève, Centre Georges-Pompidou, Espace Croisé de Lille etc. Pourtant la porosité des "genres", des actes, tels qu'ils sont par habitude dûment étiquetés en est d'autant plus questionnée. En fonction du contexte de diffusion, la maîtrise d'une oeuvre échappe-t-elle à son auteur ? De quel point de vue la découvre-t-on et dans quelle perspective ? Qu'est-ce qui fait l'acte artistique et sa reconnaissance ? Les Archives Bartolomé deviendront-elles documentaires ?

Diffuseur : BDV, 7, passage des Gravilliers, 75003 Paris.

"L'histoire continue, je peux maintenant passer à autre chose" médite Ingrid Cogny à la fin de son film. Conclusion que pourrait ne pas renier François Caillat. Même si chacune des deux démarches est singulière et semble diverger sur la forme et l'approche. Même si la pudeur de chacun prend tournure différente. Ce sont bien de deux sagas qu'il s'agit. La première à la manière d'un "je me souviens" replonge dans les archives super 8 des vacances à La-Baule-Les-Pins. Archives qui "scénarise" la famille de "milieu bourgeois", confrontée à son "fatum", ses non-dit, ses dispersions. La réalisatrice part de ces images pour interroger la mémoire, la parole et les sentiments de ceux qui veulent bien témoigner. Pour recomposer la photo de famille et son portrait en creux, un "négatif" jamais développé jusqu'alors. François Caillat préfère re-situer le déroulement de la saga dans sa dimension économique, le "rapport à l'argent" (qui est aussi lui du film qui manque de "moyens") et les questions d'identité chahutées par l'Histoire. "Celui qui vient après" enquête, découvre et s'arrête là où il en a décidé



Mes vidéos 1991/1997 de Joël Bartolomé

Dimanche 9 novembre

● Chargée de famille

d'Ingrid Cogny, 1995, 83 mn

• "Avoir une famille, c'est une expérience humaine universelle. Même les orphelins savent ce qui leur manque, mesurent le vide de ce qu'ils n'ont pas connu ou perdu trop vite. Qu'est-ce que transmet une famille ? A quoi sert-elle ? Comment pèse-t-elle ?

A travers quatre générations d'hommes et de femmes d'une même famille, par l'addition de portraits successifs entrecoupés d'archives familiales 8 et Super 8, j'ai cherché à reconstruire le puzzle d'une famille et approcher cette notion aux mille définitions du dictionnaire.

Comment peut-on être à la fois et aspirer à être "un", indivisible et faire partir d'un tout auquel on se raccroche et qui est sa famille ? "Chargée de famille" se veut être cette approche à la fois générale et générique en même qu'une démarche très personnelle puisqu'il se trouve que c'est "ma" famille que j'ai choisie de filmer."

Distribution : Les films du Saint, 56, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris. Tél. : 01.42.22.82.55



Chargée de famille d'Ingrid Cogny



La quatrième génération de François Caillat

Une programmation surprise avec des courts-métrages documentaires des Ateliers Varan, le "Triptyque" d'Henri-François Imbert, "Papa tond la pelouse", "Maman fait du feu" "Le premier mai", des vidéos de Thérèse Hadgberg, un remake en pixilisation du "Déjeuner de Bébé", par l'autrichien Janusz Kondratiuk, "Baby's Frühstück", une œuvre sélectionnée au Festival vidéo de Locarno 97 etc.

Samedi 8 novembre (soir)

Histoire de famille à voir en famille Ecole Henri Barbusse

Actualité du documentaire : Regain / Paradoxes

par Laurent Roth

Gain / Regain

Il y a quinze ans, les chaînes de télévision ne diffusaient pratiquement aucun documentaire. Ce type de programme résultait d'un combat engagé, rebelle, voire libertaire, et son mode de diffusion restait très confidentiel, réservé à quelques salles d'art et d'essai et à de petits festivals. Yves Jeanneau, producteur aux Films d'Ici, rappelle ces années militantes : "Des réseaux actifs faisaient vivre ces films produits en dehors du système officiel, les copies circulaient de MJC en ciné-club, de comité de grève en chapiteau itinérant. Avec les années 80 et un nouveau Président, ces réseaux malheureusement s'éteignirent. Les documentaristes se professionnalisèrent, créèrent des sociétés de production, tentèrent de se faire une place à la télévision, devenue le média audiovisuel incontournable. Cet enjeu aura été, pendant ces dix dernières années, l'objet central de nos tentatives, de nos espérances et de nos déceptions." (1)

Après la période "mystique" de ses commencements, le documentaire est entré dans sa phase "politique". A en croire le CNC, la production de documentaires n'a jamais été aussi abondante. A entendre les chaînes, l'audience a rarement été aussi forte. De fait, pour la deuxième année consécutive, le nombre d'heures produites aidées par le Compte de soutien à l'industrie des programmes audiovisuels (COSIP) a connu une croissance à deux chiffres. Près de 1200 heures ont été aidées en 96, soit une hausse de 27% par rapport à 95.

Depuis deux ans, la demande internationale est en augmentation constante. L'émergence des chaînes thématiques, favorisée par le numérique, multiplie ce mouvement tout en modifiant l'organisation de la commercialisation. Le regroupement thématique des catalogues favorise l'exportation, ouvrant aux producteurs des perspectives de rentabilisation réservées jusque-là aux films de fiction. On dit que le documentaire français s'exporte bien : cette année, *Alexandrie la septième merveille du monde*, la série *Les Grands Fleuves*, ou encore les *Merveilles de l'Archéologie* ont généré des recettes substantielles en dehors de nos frontières...

Parallèlement à cet embellie télévisuelle, le documentaire fait un retour remarqué dans le giron de la famille cinéma : en 1995, la cérémonie des Césars crée une catégorie de films de long-métrage à caractère documentaire, nominant Raymond Depardon, Marcel Ophüls, Gérard Mordillat, Claude Lanzmann, et avalisant par là-même le retour du documentaire en salles. Les budgets de ces films sont conséquents : *Délits flagrants* réalise le meilleur retour sur investissement avec un budget de 6 MF et 80.000 entrées France. *Veillée d'armes* et *Tsahal* s'offrent des budgets comparables à ceux des films de fiction qui sortent en salles : 12, 5 MF pour le premier et 19 MF pour le second.

En 1997, cette sortie du documentaire en salles est devenue un véritable atout de programmation pour certains exploitants indépendants. Au point de devenir l'étendard de la défense du cinéma tout court, comme aux Ursulines ou au Saint-André des Arts à Paris. Roger Diamantis, alors qu'il songeait à mettre la clef sous la porte, réussit l'exploit de sauver ses salles du Quartier latin, en programmant coup sur coup *La Rencontre* d'Alain Cavalier, *Afriques, comment ça va avec la douleur ?* de Raymond Depardon, *La Moindre des choses* de Nicolas Philibert et *Reprise* d'Hervé le Roux. Etrange retournement de situation en faveur d'un genre qui passait pour raser le public... (2)

Grandes ambitions / petits moyens

L'élargissement de la diffusion du documentaire ne doit pas faire oublier de vivants paradoxes : il y a là un véritable phénomène d'entropie, où, comme en thermodynamique, l'expansion du système s'accompagne inéluctablement de sa dégradation.

C'est en effet au moment où la demande et la diffusion de documentaires s'accroissent qu'on assiste, sur les chaînes publiques, à un rétrécissement de la création d'œuvres nouvelles : France Télévision, montrée du doigt depuis deux ans, accusée de se soustraire à son rôle d'impulsion, se contente trop souvent de rediffusions à des heures tardives, tout en privilégiant les émissions de plateau pour faire concurrence au secteur privé. On se souvient de la colère de la Société Civile des Auteurs Multimédia, apostrophant : "Est-il tolérable que la télévision de service public se laisse ainsi gouverner par la logique marchande ? Peut-on admettre que France 2 dépense plus de 600 millions de francs pour les sociétés de production des animateurs vedettes, plus de 300 millions de francs pour les fédérations sportives et seulement 47 millions de francs pour l'ensemble des documentaires ? N'est-ce pas trop accorder à l'éphémère et compromettre ainsi gravement le futur de notre patrimoine audiovisuel ?" (3) Même si on assiste depuis deux ans à un rééquilibrage des budgets documentaires, notamment au profit de France 3, au sein de France Télévision, force est de constater que sa mission de service public est loin d'être remplie.

A cela s'ajoute la fusion de la Cinquième et d'Arte, qui risque de rogner la marge de manœuvre de la chaîne franco-allemande, chaîne du documentaire par excellence : la loi de finances 1997 a demandé une économie de 65 millions au pôle français de la chaîne, soit environ 15 % de son budget. Thierry Garrel, patron de l'Unité documentaire d'Arte constate amèrement : "La logique d'économie est simple : tendre les stocks encore davantage, tirer sur les deuxième diffusions et lancer moins de productions nouvelles. C'est directement la politique éditoriale de la chaîne qui est atteinte. Mais surtout, certains producteurs risquent de connaître de graves difficultés cette année." (4)

Au fond, même si il s'est professionnalisé, le tissu de production garde la fragilité chronique de ses origines, propre à tous les réseaux militants : le documentaire en France est toujours produit par une armée de godillots, fortement marqués par la culture alternative de mai 68. Eparpillé - 313 entreprises sont dénombrées - le secteur peine à concurrencer les géants anglosaxons. Selon le CNC, les sept premiers producteurs en terme de volume horaire pesaient en 1996 chacun moins de 50 MF de chiffre d'affaire. Le producteur de documentaire est toujours en train de peser sa bourse d'une main et son âme de l'autre, dans un jeu de qui-perd-gagne où le même dilemme identitaire se trouve mis en balance : "mal financé, le secteur joue sa survie ; mieux loti, il craint de pencher vers la standardisation." (5)

Ce phénomène d'entropie risque d'accuser les extrêmes : on aurait ainsi, d'un côté, une programmation haut de gamme, financée par les chaînes généralistes, programmant moins, mais mieux, avec sortie en salles dans les meilleurs des cas ; de l'autre, une programmation de flux, avec séries formatées et standardisées, faciles à exporter : disons, pour faire bon poids, dix animaliers de 26 minutes pour un long-métrage de Claire Simon. Dans le creux de la courbe, c'est tout un art de l'investigation sociale qui risque de disparaître.

il est facile de doubler les lions

Leader des taux d'audience et des ventes internationales ("S'il s'agissait de toujours se conformer à la demande majoritaire, sans nul doute le documentaire animalier l'emporterait sur les sujets humains" déclarait récemment Thierry Garrel) (6), le genre animalier est bien la métaphore qui convient pour décrire toute l'ambiguïté de ce regain d'intérêt pour le documentaire : avec de belles images plutôt que de belles histoires et des sensations fortes sans frais de doublage (le cri est international...), l'animalier constitue, faute du point de vue qui pourrait humaniser ces films, une manière de faire de la fiction "à blanc" : entendons ici de la fiction sans fable, exposant des pulsions faisant l'économie budgétaire et symbolique de toute catharsis... Fascinante bêtise, qui renvoie en miroir l'image de la télévision même, "forme moderne du destin" où l'altérité est confondue avec le diagramme plat d'une dépense d'énergie virale, se recyclant à bon compte sur le dos des victimes innocentes que sont a priori nos amies les bêtes.

Parallèlement à cette fureur *soft*, la politique des chaînes s'oriente depuis un ou deux ans vers la promotion d'un narcissisme individuel sans frais : "avoir une histoire qui se concentre sur un individu en particulier, c'est la tendance", déclarait Catherine Lamour à l'occasion du dernier MIP à Cannes. Nicolas Petit-Jean, responsable de l'unité documentaire de France 2, lui faisait écho en juin lorsqu'il déclarait vouloir "observer la société dans laquelle nous vivons à travers le destin singulier d'un certain nombre de personnages." (7) C'est ainsi qu'à la rentrée sur France 2, Lydie et Laetitia, deux jeunes caissières de supermarché, se débattent dans la vie active... Le documentaire romanesque ne demande pas d'explication, mais fournit des histoires porteuses d'identification. On retrouve ici toute l'ambiguïté qui flotte autour du personnage dans le documentaire lorsque son histoire tourne à la petite histoire : "Valorisé, spectaculaire, ciné-héroïque, l'individu est d'autant plus prié de croire en sa qualité singulière imaginairement entretenue, qu'elle est en réalité alignée sur les normes de la consommation de masse. Se vivant comme exception spectaculaire, le consommateur est lui-même consommé comme norme," tranche Jean-Louis Comolli au sujet de cet engouement pour des héros "sociaux". (8)

Ce dont la télé a la science (ravalier tout destin à sa banalité même), le cinéma a la conscience : le cinéma documentaire travaille depuis plus longtemps à filmer la relation de l'individu au monde, mais en général c'est pour en accuser la problématique. Alors que la télévision tend à avoir un discours normatif sur l'individu, le cinéma invente les formes du regard où se joue la liberté imprévisible du sujet : ce mouvement commencé après-guerre trouve aujourd'hui son aboutissement dans la démarche de documentaristes qui tentent de saisir leur personnage "en flagrant délit de légèreté", pour reprendre la formule de Gilles Deleuze à propos de Jean Rouch et Pierre Perrault.

fiction des autres / fiction du moi

Plutôt que de lui imposer son personnage, en vérité celui que l'imaginaire de la société lui assigne, le cinéma documentaire travaille à permettre à son héros d'inventer son propre masque : c'est ce cheminement même que la modernité du documentaire semble traquer avec une ardente patience, dans des films aussi différents que *La Vie est immense et pleine de dangers* de Denis Gheerbrant, *Coûte que coûte* de Claire Simon, *Julie, itinéraire d'une enfant du siècle* de Dominique Gros ou encore *La Moindre des choses* de Nicolas Philibert. A propos des employés de Navigation Système qui sont aussi les "acteurs" de son film, Claire Simon déclarait : "Les héros du film ont

naturellement fait l'effort de jouer leur situation. Ils sont devenus acteurs d'une comédie dramatique, avec la justesse de ton que je recherchais. Et ils ont pris spontanément en charge leur dialogues, sont devenus leur propres scénaristes." (9)

Ce que dit *Coûte que coûte* de l'état du cinéma dans son rapport à la société, c'est que plus personne aujourd'hui n'est vierge d'image. Et que le fil qui relie la personne au personnage est de plus en plus invisible. Face à la loi tragique du marché, les acteurs de *Coûte que coûte* retournent la situation à leur avantage : ils croient à leur entreprise comme à une fiction, grâce à la caméra qui leur donne le change de leur monnaie désirante. Si l'on accepte d'en passer par ce paradoxe, on peut dire que Fathi, Toufik, Madanni, les cuistots, et Gisèle, la secrétaire, sortent vainqueurs de la faillite de Navigation Systèmes. Car la lutte des classes est une lutte spéculaire : au bout du compte, *c'est à qui aura la maîtrise du miroir*.

La maîtrise du miroir : c'est aussi l'enjeu de la tendance autobiographique qui marque la modernité du documentaire. C'est dans une glace que Dominique Cabrera se filme elle-même, en ouverture de son journal filmé *Demain et encore demain*. Face à l'idéologie de l'individualisme majoritaire qui régit la prise de parole à la télévision, Dominique Cabrera fait œuvre de résistance par *individualisme minoritaire* pourrait-on dire : avec un caméscope HI-8, elle filme les déchets de la vie, les temps faibles, le départ de son amant, la nuit d'insomnie, la porte close de son analyste, les après-midi où son fils s'ennuie, ceux où Mitterrand inaugure les chrysanthèmes... Partir de soi, de sa filiation - celle dont on hérite mais aussi celle que l'on transmet - constitue pour beaucoup de documentaristes un levier sûr pour soulever et déconstruire l'imbroglio du singulier et du collectif, de l'intime et du politique. Avec *Demain et encore demain*, Dominique Cabrera donne ses lettres de noblesse à un genre jusque là confiné dans l'expérimental : la prochaine sortie en salles du film prouve combien cette position de l'intime est devenue politique aujourd'hui. En racontant sa propre histoire, le sujet accède à la gloire - banale - d'un récit en première personne, que lui dénie tous les pouvoirs. Suivant Annick Peigné-Giuli, on peut voir là l'émergence d'une véritable "culture-révolte" où "l'autoroman infiltrerait aujourd'hui le documentaire comme il l'a fait de la littérature." (10)

Fiction du moi et fiction des autres se rejoignent : pour la première fois *synchrones* dans l'histoire du cinéma, fiction et documentaire recherchent une vérité où une parole doit s'inventer et un corps résister. Etrange partie d'échangeisme esthétique où des réalisateurs passent indifféremment d'un genre à l'autre : Claire Simon, Dominique Cabrera, Hervé Le Roux, les frères Dardenne, Raymond Depardon qu'ils fassent de la fiction ou du documentaire, nous rappellent à chacun de leurs films une vérité première.

Le documentaire est la *vertu* du cinéma : il est sa *force* et sa *conscience*.

Notes

1. Yves Jeanneau, La Production documentaire, p.17, 1997, Dixit.
2. Cf. l'entretien publié avec Roger Diamantis, Quand le documentaire vient au secours du cinéma, Cahiers du cinéma n°516, septembre 1997.
3. Manifeste pour le documentaire, SCAM, juin 1996.
4. Parole de Diffuseur, entretien, Le Journal des Lettres et de l'Audiovisuel, été 1997.
5. Jean-Michel Cerdo, Le documentaire très demandé mais pas plus riche, Le Film français, n°2670, 13 juin 1997.
6. Thierry Garrel, Cinéma du réel, télévision du réel, Images documentaires n° 16, 1er trimestre 1994.
7. Le documentaire c'est vraiment du cinéma, enquête de Sophie Latil, Le Figaro, 23 juin 1997.
8. Jean-Louis Comolli, Ames héroïques cherchent corps érotiques, Images documentaires n°25, 2ème trimestre 1996.
9. Entretien avec Edouard Wainrop, Libération, 11-12 mars 1995.
10. Annick Peigné-Giuli, A la recherche de l'image perdue, Images documentaires n°25, 2ème trimestre 1996.

première séquence

Les territoires du documentaire de création

L'espace du documentaire - le désir de documentaire (par ceux qui le font et pour ceux qui le regardent) - n'a jamais été aussi ouvert, ni suscité autant d'engouement. Mais il est aussi paradoxalement fragilisé par la dilution de son (ses) territoire(s). La démarche documentaire aujourd'hui est le plus souvent écartelée entre une vocation filmique fondatrice, issue d'un véritable processus de création, le documentaire "d'auteur" pour simplifier, et le développement d'une "économie de programmes" qui induit de moins en moins insidieusement des processus de "standardisation", tant sur les plans formels et narratifs que dans la détermination des contenus. A l'heure des chaînes d'information continue, des présupposés sociétaux du "virtuel" et des promesses "multimédia" (l'écran multifonctions), les enjeux de la démarche documentaire n'ont pourtant jamais été plus pertinents et essentiels. Une vocation réflexive, analytique, critique et interprétative du monde ; une temporalité et des dispositifs singuliers ; un rapport au sujet et au "réel" qui se distinguent de l'information de flux ; un creuset pour la création de formes narratives qui dilue les distinctions obsolètes entre fiction-non fiction... puisque c'est toujours de représentation qu'il s'agit... Cette première séquence des Rencontres consacrée aux Territoires du Documentaire de création n'a aucunement vocation à circonscrire une problématique complexe. Mais bien au contraire, d'ouvrir, d'exposer, d'élargir, d'enrichir par ses contributions et analyses, par la confrontation des points de vue et prises de position, une interrogation créative et stimulante. Seront questionnés : le pourquoi du "regain du documentaire", la mise en scène de l'information, le regard anthropologique. Seront envisagés : l'approche sonore des réalités documentées, les novations d'écriture permises par l'outil électronique. Seront revisités enfin, les fondements du regard critique, les stratégies d'enseignement de la démarche documentaire aujourd'hui.

Jeudi 6 novembre

Ouverture des rencontres à 9h30 Campus de Jussieu Amphithéâtre 24

- Interventions de 9h30 à 13h30
Médiateur : Suzanne Liandrat-Guigues, maître de conférences, directrice de l'UF "Cinéma Communication Information" de l'Université Paris VII.
- Le regain d'intérêt pour le documentaire : Laurent Roth, réalisateur, scénariste, chroniqueur à France Culture
- La fabrique quotidienne de la réalité indirecte : Claude Bailble, enseignant à l'Université Paris VIII, intervenant dans des écoles de cinéma
- Devenir du cinéma (anthropologique) : Raymonde Carasco, cinéaste, maître de conférences en Esthétique du cinéma à l'Université de Toulouse - le Mirail.
- Présentation d'un extrait du film *Siguri*.
- Le Documentaire "sans les images" : l'approche singulière du documentaire radiophonique : Colette Fellous, productrice des Nuits Magnétiques, France Culture.
- Ecoute de documents sonores
- Les apports de l'écriture électronique au documentaire de création : Jean-Paul Fargier, réalisateur, critique, enseignant à l'Université de Metz.
- André Bazin et le documentaire : Hervé Joubert-Laurencin, enseignant au département des arts du spectacle, Université Rennes 2.
- Fiction/Réel, l'enseignement de la démarche documentaire dans une école de cinéma : Carole Desbarats, essayiste, directrice des études à la Femis.

deuxième séquence

Écritures documentaires : scénarisation et mise en scène du réel ?

La démarche documentaire procède par définition d'une intention et d'un dispositif. Pour proposer, affirmer, éclaircir un point de vue, un engagement, une rencontre avec (sur) un fragment de réel, mis en scène, en perspective, offert à la représentation. Fabriquant du sens, créant de la temporalité, remuant des affects, incitant à des interprétations ; relevant du récit, de la chronique, du journal, du puzzle éclaté... Mais...

- Comment filmer la parole ? Quel usage faire de l'archive ? Comment filmer "l'ennemi" ? Pourquoi filmer l'altérité proche ? Quel est le contrat filmeur-filmé ? Quel est le statut de "l'Homme à la caméra" aujourd'hui ? Quelles négociations induisent-elles ? Et sur quelles formes, quelles élaborations débouchent-elles ? De l'intention au sujet (à l'objet) pour quel public estimé, imaginé, désiré, (imposé par la commande). Des questions d'écriture et d'élaboration scénaristique, préalable, au tournage, au montage. Des questions de points de vue et "d'engagement" dans la relation filmeur-filmé. La "morale" du plan séquence, la pertinence de la partition du montage. Tout autant de questions que peut brasser l'ambition d'une "pédagogie" du documentaire, d'une "transmission" de la démarche documentaire, mais qui suscite des approches plurielles voire divergentes.

Jeudi 6 novembre

Campus de Jussieu Amphithéâtre 24

- Interventions de 14h30 à 16h30 et de 17h à 19h
Médiateur : Jean-Louis Berdot, réalisateur, enseignant à l'Université Paris VII et à l'Ecole Louis Lumière.
- Scénarios du réel, "Scénarisation du spectateur" : Gérard Leblanc, enseignant-chercheur à l'Université Paris III.
- Apprendre à regarder en filmant, les Ateliers Varan : Sévrin Blanché, réalisateur, formateur aux Ateliers Varan. Projection d'un extrait d'un film des Ateliers Varan.
- Elaboration du scénario du Documentaire : Emile Pierre Maillot, professeur à l'Ecole Nationale Louis-Lumière.
- Approche de quoi ? Une pédagogie du documentaire : Bernard Bloch, réalisateur, formateur à l'INA.
- Brut : la télévision pour la télévision : Claire Doutriaux et Paul Ouazan, producteurs du magazine de création Brut sur ARTE.
- Que dit le regard du filmé ? : Denis Gheerbrant, cinéaste.
- Dans la salle de montage : Anne Baudry, chef-monteuse, co-auteur de films avec Jean-Louis Comolli.

Les rencontres, ouvertes aux professionnels, aux étudiants, comme à tous les spectateurs pour questionner l'avenir et les enjeux du documentaire de création, les rencontres documentaires ont été organisées en collaboration avec l'Université de Paris VII et en particulier avec l'UF Cinéma, Communication, Information.

troisième séquence

L'économie du documentaire, contantes du marché et positionnement éthique

Le documentaire est aujourd'hui largement reconnu comme un marché. Les "professionnels", producteurs comme cinéastes-réalisateurs, se sont plus ou moins "structurés" au cours de ces dix dernières années, chacun dans leur sphère. La demande publique ne cesse de croître (essentiellement pour les programmes aventure-voyage, animalier, histoire, faut-il le souligner). La curiosité critique sort le (les) film(s)-documentaire(s) du ghetto de "non-film", le document, dans lequel il fut longtemps et quasi exclusivement confiné. "Le meilleur des mondes possibles" donc ? Au delà de ce roissement des perspectives, il semble raisonnable de s'interroger. Modèles, standards, autocensure, "nécessités" des coproductions, contexte actuel de la diffusion et de la distribution, sont autant de facteurs ambigus, contradictoires et paradoxaux à négocier.

Le désir de documentaire est-il aujourd'hui nécessairement inféodé à une demande induite (actualité, commémoration, sujets en vogue, politique éditoriale de chaînes). Un investissement temporel d'un an au moins, de l'élaboration à la finalisation, peut-il se solder par une seule "carrière festivalière", une diffusion télévisée unique ? La tentation "auteuriste" ne trouve-t-elle pas plus facilement satisfaction pour son ego dans le champ fictionnel ? Les nouvelles générations de documentaristes peuvent-elles imaginer "faire carrière" dans le "cinéma du réel" ? Où serait-il plus légitime, plus créatif d'envisager des allers et retours voire des hybridations de formes narratives correspondant réellement à la pertinence d'un projet, d'un thème, d'un sujet. Une confrontation des perceptions et opinions des différents acteurs de la chaîne de la création à la diffusion pour une cartographie provisoire de l'état des lieux. Perspectives, analyses, confrontations, résonances...

Vendredi 7 novembre

Campus de Jussieu Amphithéâtre 24

- Interventions de 10h30 à 13h
Médiateur : Didier Husson, délégué général Les écrans documentaires.
- Dix ans de Production Documentaire, Un panorama : Yves Jeanneau, producteur Les Films d'Ici, auteur de *La production documentaire*.
- Comment se définit la politique éditoriale de création d'une chaîne ? : Thierry Garrel, responsable de l'Unité Documentaire La Sept/ARTE.
- Les Festivals, dernier refuge des docs "hors normes" : Suzette Glénadel, déléguée générale Cinéma du Réel.
- Les stages d'écriture de Lussas, objectifs et expériences : Jean-Marie Barbe, cinéaste, producteur, délégué général des Etats Généraux du Film Documentaire de Lussas.
- Retour de la diffusion en salles ou frémissement passerager ? : Simone Vannier, programmatrice de Documentaires sur grand Ecran et Dominique Bax directrice du Magic Cinéma de Bobigny.
- Diffusion non-commerciale, l'émergence d'un second marché ? : Dominique Margot, Images en Bibliothèque.
- Grands reportages et documentaires, questions de frontières : Christophe de Ponfilly.
- Le documentariste et son public : Claire Simon et Patrice Chagnard, cinéastes.
- Profession Producteur : Esther Hoffenberg (Lapsus production).
- Pour une diffusion indépendante quelles perspectives ? : Jean-Henri Roger, président de l'ACID, cinéaste, enseignant à l'Université Paris VIII.

quatrième séquence

Atelier Films en cours

Le "désir documentaire" est-il soluble dans la contrainte financière ? Les aides potentielles sont-elles incontournables ou créent-elles une dépendance ? Peut-on indéfiniment retarder un processus d'écriture ? Où débute celui de la production ? Et finalement à partir de quel instant un film commence "à exister" réellement ?

Il existe autant de réponses singulières et personnalisées à ces questions qui ne doivent pas pour autant occulter les questions du processus de création lui-même. Cet atelier permettra au travers de deux expériences, de deux itinéraires de "Films en cours" d'aborder nombre de ces questions qu'elles relèvent de "l'économique", de l'écriture ou de leurs imbrications. Avec, et cela ne relève pas tout à fait du hasard... un film conducteur sous-jacent et implicite, le Mali... et la lutte des Sans-Papiers... Henri-François Imbert, est l'auteur de "Sur la plage de Belfast", un film primé lors de notre édition 96, dans moult autres festivals et déjà largement diffusé en télévision comme en salles.

Parti début juin au Mali pour la première phase d'écriture de son nouveau film "Drissa", H.F. Imbert se propose à travers cet atelier de nous exposer sa démarche dans son stade actuel de maturation. Prise de risque, mise en jeu, confrontation publique pour un acte créateur en cours et sans doute une nouvelle conception du rapport dans le trinôme filmeur-filmé-spectateur (actif !). De Pajol, à Saint-Ambroise, de Saint-Bernard au Mali, Jacques Kébadian reconstruit avec "Histoires africaines" (Titre provisoire), l'errance d'une famille malienne. Nombre de cinéastes ont réagi "à chaud" et de manière militante sur ces luttes : depuis "La ballade des Sans-Papiers" de Samir Abdallah et Rafaella Ventura au désormais fameux film collectif "Nous, les Sans-Papiers de France" projeté dans de nombreuses salles, celle de l'intégration à leur pays d'adoption. Dodo Wagué a quitté le Mali il y a dix ans, il n'est pas retourné dans son village de peur de ne pouvoir revenir en France. Nous ferons ce voyage avec lui pour découvrir à cette occasion l'autre versant de l'histoire.

Vendredi 7 novembre

Grande salle de l'Hôtel de Ville de Gentilly

- Interventions de 16h30 à 19h30
Intervenants : Henri-François Imbert et Jacques Kébadian, cinéastes.

dans son processus filmique depuis près de deux ans. La dynamique du "sujet" rencontré n'a pas cessé (et ne cesse d'ailleurs encore) d'évoluer. Elle parvient donc, non sans difficulté, à négocier sa relation avec l'économie actuelle du documentaire qui n'aime guère l'aléa.

Aujourd'hui "Histoires africaines" est monté. En deux versions : une longue de 2h30 ; une version Cinéma d'1h42. C'est dire que ce n'est plus "un film en cours"... Quoique ! Restent le mixage, la conformation, la traduction... la disponibilité d'un studio, des budgets qui restent à trouver... Jacques Kébadian nous présentera la séquence inaugurale du film (15 minutes environ) et témoignera auprès des participants de l'atelier des différentes phases de ce processus filmique.

Histoires Africaines : "Pour les Sarakolés, voyager et trouver du travail afin d'aider à distance leurs familles est une tradition ancestrale. Dodo Wagué, né dans la région de Kayes au Mali, dans une grande famille de cultivateurs, fait partie de cette génération qui a tenté "l'aventure" en France à la fin des années 1980. Avec une carte de séjour renouvelée, il a travaillé pendant trois ans dans le bâtiment. Il fait venir sa femme Koura Koulibaly auprès de lui. Après 91, on ne renouvelle plus ses papiers. Le 18 mars 96, avec sa femme et leurs jumelles, ils rejoignent les sans-papiers qui occupent l'église St-Ambroise... Après six mois de lutte, ils seront régularisés... Pour eux commence une nouvelle étape, celle de l'intégration à leur pays d'adoption. Dodo Wagué a quitté le Mali il y a dix ans, il n'est pas retourné dans son village de peur de ne pouvoir revenir en France. Nous ferons ce voyage avec lui pour découvrir à cette occasion l'autre versant de l'histoire."

cinquième séquence

Le documentaire face aux Nouvelles technologies

Le cinéma est entré dans son deuxième siècle et celui-ci sera à n'en pas douter "numérique". En posant comme thème d'interrogation "Le documentaire face aux nouvelles technologies", plusieurs pistes pouvaient s'envisager...

Celle de la résistance du cinéma indépendant à la mise sous-influence technologique... Celle des fourches caudines, économiques des industries de programmes incitant à penser, restreindre le documentaire, dans une version étriquée du "document" de connaissance, aisément déclinable en CD-Rom et autres DVD.

On pouvait aussi imaginer susciter un bilan des apports de l'écriture électronique au documentaire : pour redécouvrir les arcanes de l'œuvre picturale (Palettes d'Alain Jaubert), décrypter l'histoire des "Paysages" (Jean-Loïc Portron), Jacques Barsacq et l'architecture etc.

Le projet en cours de montage d'Eyal Sivan et Rony Brauman, d'une manière aussi saisissante que passionnante pose la question au cœur même du dispositif du cinéma. Et particulièrement dans sa zone la plus sensible, l'archive. Zone tabou, aux accents de preuve attendue, révélée, intangible, selon un consensus implicitement admis. Même si l'innocence n'est pas de mise concernant les entorses multiples commises par rapport à cette déontologie (des manipulations du montage à la reconstitution de fausses archives). Et comme avec la technologie numérique ses possibilités se démultiplient...

Le film "Le Spécialiste" s'aventure de plus dans le Sujet de tous les dangers, la Shoah mais sous un angle résolument neuf. En revisitant le Procès d'Adolf Eichmann, intégralement filmé par quatre caméras vidéos durant huit mois dans la Maison du Peuple de Jérusalem en 1961 par le documentariste Léon Hurwitz. Comme un enregistrement linéaire et "neutre". Eyal Sivan et Rony Brauman, qui ont visionné et disséqué les 300 heures enregistrées restantes, ont choisi pour "tenir" leur propos une "scénariste", "un regard" d'exception, témoin du procès : Hannah Arendt,

Samedi 8 novembre

Grande salle de l'Hôtel de Ville de Gentilly

● Interventions de 16h30 à 19h30

Débat autour du film

Le spécialiste écrit par

Rony Brauman et Eyal Sivan.

Présentation de la bande-annonce (sous réserve).

Débat en présence des auteurs.



Le Spécialiste de Rony Brauman et Eyal Sivan

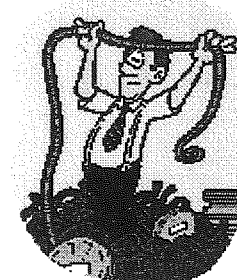
professeur de théorie politique, auteur de "Eichmann à Jérusalem, rapport sur la banalité du mal". Le "recentrage" scénaristique sur la personnalité d'Eichmann nécessite nombres d'interventions numériques sur les archives mêmes (recadrages, mouvements de caméra, insertion de séquences différentes dans un même plan). Une scénarisation, une dramaturgie qui séduisent les uns pour les prouesses technologiques (Jean Segura à Imagina pour Libération) mais inquiète les autres (Jean-Michel Frodon, Le Monde), imaginant les mêmes procédés utilisés par des réalisateurs n'ayant pas l'éthique et la qualité des deux auteurs. Rony Brauman, président de Médecins sans Frontières de 1982 à 1994, témoin actif, virulent et polémique sur la "purification ethnique" en Bosnie ou sur le génocide rwandais. Eyal Sivan, cinéaste et dissident israélien travaillant sur l'instrumentalisation politique de la mémoire en Israël "Izkor, les esclaves de la mémoire" (1990) où interrogeant avec une extrême sagacité le processus de paix vue du point de

vue palestinien, "Aqabat Jaber, Paix sans retour ?" (1995). "En nous inspirant du Rapport sur la banalité du mal" pour aborder cette masse imposante d'archives, nous entendons rejoindre Hannah Arendt dans sa tentative fondamentale de décrire l'institution de la terreur. Notre ambition majeure est de restituer le personnage d'Eichmann, tel que l'a découvert Arendt, avec son regard extraordinairement aigu. Loin de vouloir faire un film de plus sur la Shoah, nous nous attachons à décrire ce "spécialiste de la résolution des problèmes" qui pour surmonter les obstacles sur sa route, s'ingéniait à rationaliser et harmoniser tous les instruments administratifs et humains sous sa juridiction. Il existe certes des films d'une grande importance donnant la parole aux victimes. Mais aucun document mettant le bourreau au premier plan n'a été tourné ou monté à ce jour, alors même que l'actualité nous montre à quel point est cruciale la mise à jour des mécanismes humains et sociaux de la terreur."

Dixit Cinéma Librairie

DIXIT LIBRAIRIE

La Librairie qui fait du cinéma ... !



Dixit Cinéma Librairie

3 Rue La Bruyère

75009 Paris

Tel : 01 49 70 03 33

Fax : 01 49 70 02 15

du 13 au 22 mars 1998

20^e festival international de films ethnographiques et sociologiques

cinéma durable

au Cinéma des cinéastes

7, avenue de Clichy 75017 Paris

Création sous influence ?

L'équipe des "Ecrans documentaires" a deux bonnes raisons de se réjouir de ce crû 97 proposé à la sagacité des jurys et au regard public. Avec plus de 300 films reçus, (une progression de plus de 50% par rapport à l'édition 96), semble se démontrer une grande vitalité de la production documentaire dans le plus large éventail de démarches mais aussi de conditions de production. En outre l'observation quantitative se double d'une perception tout aussi favorable sur le plan qualitatif. Si nous revendiquons pleinement les choix opérés par le comité de sélection, nous ne pouvons dissimuler certains regrets de ne pouvoir "donner à voir", pour des raisons temporelles et matérielles, des films qui à des titres divers nous ont intrigués, intéressés, émus, surpris, séduits.

A ces premières observations, il faut ajouter néanmoins quelques bémols. Il nous est arrivé, ainsi maintes fois, en cours de visionnage, l'envie de relire l'exergue du règlement du concours de création documentaire : "le comité et les jurys privilégieront l'originalité de la démarche, les recherches formelles et/ou narratives, la qualité d'investigation, de regard et d'écoute, la pertinence du "contrat filmeur-filmé" ; la communication (qui plus est écrite) est un art difficile aujourd'hui... Mais aussi le désir irrésistible des réalisateurs de montrer leurs travaux, à en juger par le nombre conséquent de reportages de type télévisuel, de sujets "magazines", ou à caractère didactique (très stricto sensu !) que nous avons pu recevoir.

Plus insidieusement se pose aujourd'hui la question des "modèles", des repères culturels, des conditionnements médiatiques et programmatiques, des vogues et modes enfin. Que l'engagement du cinéaste, qu'il s'affiche documentariste ou non, s'inscrive dans son époque, ses affres et ses éclats, ses turbulences et son "actualité" n'a rien de singulier. Que l'on observe en revanche une succession saccadée de "prises de conscience" aussi vite balayée par cette mémoire courte qui nous tient lieu de conscience, laisse rêveur. A en juger par ce panoramique sur les productions récentes, deux "figures" très remarquées, très remarquables et très récurrentes ces dernières années, le "sans domicile fixe" et le "séropositif" pour ne prendre que ces exemples, disparaissent sinon du réel... du moins du champ de sa représentation...

La collection d'itinéraires de vies, de "distincts" et finalement d'archétypes ne cessent en revanche de s'enrichir. Au catalogue des valeurs sûres : l'artiste à fixer pour la postérité dans son processus de création (d'autant plus s'il risque de disparaître), l'écrivain (qu'il vaut mieux biofilmographier que lire), le dernier mohican d'une tradition presque vaincue (le charbonnier, le gardien de phare, le batelier). Au rayon des nouveautés, le médecin, le militant politique, l'adolescente, le demandeur d'emploi en reconversion d'itinéraire (tout finit par s'arranger, a-t-on cru comprendre). Sans oublier quelques singularités "tribales" nouvelles : les squatters (en autoportrait ou non), les anciens utopistes communautaires, etc. La stratification en millefeuilles du social et du politique a de beaux jours devant elle...

Nous ne nous étonnerons pas que l'effet de loupe à vision plus "planétaire" se focalise sur le triptyque Rwanda, Algérie, Bosnie. Avec pour ce dernier conflit, il faut le souligner des regards réflexifs et sensibles qui relèvent le défi d'une pensée complexe.

Parmi les symptômes remarquables : voici venir l'époque de films envoyés en sélection sous l'étiquette "Version festival". Sous-

entendue, version longue, reconnue par l'auteur comme sienne. Mais qui revient à concéder l'existence d'une autre "tronquée", mais "programmable" dans les cases documentaires des chaînes télévisées. Certes du côté d'Hollywood, le diktat des producteurs et des majors sur les auteurs les plus renommés de la cinéphilie mondiale est proverbiale. Mais sur le versant de la démarche documentaire le phénomène est singulièrement neuf et d'autant plus inquiétant...

Inversement nous avons été agréablement surpris par le nombre de films prenant le risque de la durée (du processus filmique comme de l'objet film). Un risque qui peut souligner un trop plein à dire ou suggérer. Mais l'installation dans ce "temps documentaire" procure souvent plus de bénéfices que de défauts. Voire pour preuve la sélection Documentaires courts plutôt étriquée. De plus en majorité, ces "courts" sont presque des "longs". La démarche documentaire est-elle soluble dans le haïku...

Plus l'information circule, plus le champ des connaissances s'élargit, plus l'attention, la concentration, l'assimilation des données et facteurs s'atomisent et se dispersent. Ce serait faire un mauvais procès aux démarches documentaires que de multiplier les points de vue et les représentations du réel. Même si le risque de nous perdre dans un maelström de propositions d'analyses et de connaissances, de raisons d'engagements éthiques ou politiques, de découvertes esthétiques ou culturelles, est réel. Au moins peut-on attendre que le traitement, le dispositif, l'écriture choisis marquent une présence ; créent de la relation à autrui, une "rencontre" avec un être, un sujet, un domaine de savoir ou de création. Qu'ils nous incitent à l'introspection ou l'analyse, transcendent l'opinion et le préjugé.

Ces postures, ces sentiments, ces analyses, nous les avons souvent éprouvés au cours de ces mois de visionnement. Mais plus de trois cents films disions-nous ? Encore un effort pour que le compte soit bon...

Sélection Documentaires courts



● Darko et Vesna

de Emmanuel Jaspers, 1997, 45 mn

• Au début de la guerre en Bosnie, Vesna a fui Sarajevo avec ses deux enfants, laissant derrière elle son mari Darko, mobilisé dans l'armée bosniaque.

Deux années plus tard, Darko quitte enfin Sarajevo pour rejoindre sa famille, en exil sur une presqu'île paradisiaque au large de Split.

Ces deux années d'exil ont été vécues très différemment par Darko et Vesna, modifiant complètement leurs rapports. Ils ne se retrouvent plus, même dans les moindres petits détails de la vie.

Darko et Vesna laissent entrevoir progressivement cette zone d'ombre que l'on tait publiquement à chaque armistice : les ravages intérieurs et psychologiques de la guerre.

Production Ezeckiel



● April in Kilcrohane

de François Magal, 1997, 28 mn

• La vie d'un village irlandais en 19 plans fixes pendant une durée d'un mois : avril. Sans musique ajoutée, sans paroles et sans discours.

Production Movimento

● Pharmacies de nuit

de Reynald Bertrand, 1996, 32 mn

• Dans le 12ème arrondissement de Paris, une pharmacie ouverte la nuit...

Production Films du Garage,
textes de Vincent Ravalec



● Concessions à perpétuité

de Patrick Rebeaud, 1997, 46 mn

Que faire des vestiges archéologiques lorsqu'ils sont mis à jour lors de travaux en milieu urbain ? En France, dans le meilleur des cas, les archéologues sont là pour faire

Sélection Documentaires longs

des relevés. Ils sauvent l'information que livre le passé, puis détruisent presque toujours les constructions anciennes "in situ" afin de laisser la place à l'ouvrage moderne. C'est l'usage. Les gens qui en sont informés ne trouvent rien à redire. Mais ces gens préfèrent se taire. En effet, ils semblent craindre la force d'une opinion publique qui pourrait exiger que les vestiges restent en place et cela "empêcherait le monde d'avancer" ainsi que le déclare un technocrate. De 1993 à 1996, pour la première fois, une fouille urbaine a été filmée intégralement, avec ses découvertes et ses péripéties. La caméra s'est glissée dans les bureaux, les réunions, ainsi que dans la rue, enregistrant les protestations des uns, la langue de bois des autres, et l'émotion de tous. Car la découverte des nombreux sarcophages mérovingiens de la place Baudoyer dans le centre de Paris a rendu nerveux les politiques, les riverains, les promoteurs, mais aussi les archéologues. Les gens de la rue estimaient que l'on touchait à l'essentiel. Le chef de fouille pense pour sa part avoir sauvé l'essentiel. "Concessions à perpétuité" ne prend pas partie, mais dit ouvertement les choses.

Production La vie est Belle



● Tu vois c'que je veux dire

de Michel Dupuy, 1997, 12 mn

• Parti à New-York pendant trois mois pour garder sa petite cousine, Alexis qui a le mal du pays a l'idée d'envoyer à son amie des photos et des cassettes audio, sortes de cartes postales sonores où il parle de lui et de ce qu'il vit. A son retour, il rencontre Michel Dupuy auquel il raconte son voyage en s'appuyant sur ses souvenirs audios et visuels. Intéressé, le réalisateur propose alors à Alexis d'élaborer un film à partir de cette "matière" riche mais peu utilisable dans sa forme brute. Il aura fallu près de 5 ans pour que ce film se fasse et qu'il se dégage une réelle authenticité. Car malgré les apparences de fiction, il s'agit bien là d'un documentaire sur un voyage, une ville mais aussi sur Alexis, sa petite cousine et la solitude

Production Cache-Mire



● Close-Up Long Shot

de Mahmoud Chokrollahi et Moslem Mansouri, 1996, 44 mn

• Cinq ans après le tournage de "Close-Up"

par Abbas Kiarostami, "Close-Up Long Shot" refait la focale sur Hossein Sabzian, protagoniste fabulateur. Il s'explique : loin d'être un imposteur, il nous communique son amour du 7ème Art, la conception qu'il en a. Il nous raconte comment sa vie a changé depuis le tournage. Il nous livre ses réflexions sur sa condition, ses désirs, ses peurs et nous apparaît comme le miroir où peuvent se retrouver les cinéphiles et acteurs anonymes. "Close Up Long Shot" est une succession d'interviews et d'entretiens. Un peu comme une pyramide. Interviews entrecroisées des personnes qui le côtoient. Isolement. Puis, un long plan séquence sur Sabzian lui-même. Les cadres sont serrés, saisissent les émotions au plus près. Enfermement.

Production Play Film



● Têtes aux murs

de Bénédicte Liénard, 1997, 91 mn

• Ce film a été tourné entre l'été 1995 et l'hiver 1997. Il a écouté et accompagné la vie de quatre adolescents en institution et sous tutelle judiciaire. Adoptant la point de vue de l'adolescent, le film met en exergue la dichotomie entre sa parole et celle des institutions qui l'encadrent. Il met l'accent sur la rupture entre la justice et la réalité de ceux qu'elle voudrait aider. Les institutions ont-elles conduit Christelle, Gregory, Manu et Gaël vers l'âge adulte et donc l'indépendance ou ont-elles fabriqué des êtres dépendants ? Co-production Les Films Tournesol, RTBF, Centre de l'Audio-visuel à Bruxelles, Arte



● Gongonbili de l'autre côté de la colline

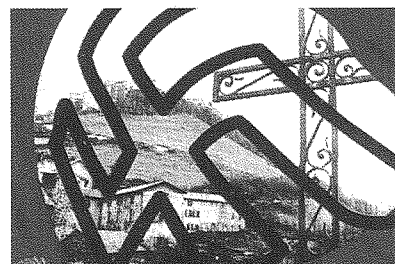
de Christophe Cognet et Stéphane Jourdain, 1996, 63 mn

• Gongonbili est un village isolé vers lequel aucune piste ne conduit. A la frontière de la Côte d'Ivoire et du Burkina-Faso, les lobis ont toujours eu la réputation d'être rebelles à toute forme d'autorité centralisée. Le village est accusé par la rumeur d'être le repère des voleurs, des meurtriers et des sorciers aux pouvoirs puissants qui sévissent dans la région. Débattant de leur histoire, leur vie actuelle et leurs espoirs, les habitants de Gongonbili pensent que le temps est venu pour eux de s'ouvrir au monde. Malheureusement, un serment interdit tout contact avec l'étranger, qu'il soit blanc ou noir. De l'autre côté de la colline, dans les grottes, les génies

cohabitent avec les armes volées...
Production La Huit CTV



● **Autour de la mort d'un cochon**
de Bénédicte Emsens, 1996, 50 mn
• Comment dire, face au sang, au cri de la bête qui meurt, à cette peau rose qui nous ressemble, à ce ventre que l'on ouvre, ces images venues de l'inconscient, cette descente aux entrailles de la vie, où dans un même rôle, se côtoient meurtrier et accouchement... Comment traverser ces peurs, si ce n'est en osant s'éprouver comme "viande de boucherie", en s'autorisant à entendre ce cri de Bacon cité par Deleuze : "Pitié pour la viande... parce que tout homme qui souffre est de la viande." ...
Production Paradise Film

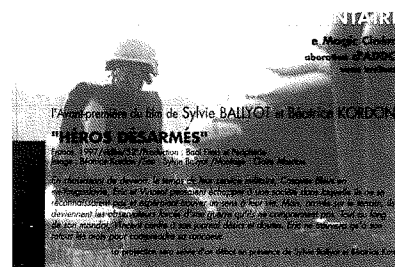


● **Lune criminelle**
de Claude Othnin-Girard, 1996, 97 mn
• Tondue à la libération, Esther ne sortait plus de chez elle et vivait depuis 40 ans en recluse avec Hubert et Rémi, ses frères. Quand les 19 gendarmes du G.I.G.N. ont plastiqué la porte, le 21 octobre 1983, ils ont trouvé deux vieillards hébétés et le corps de Rémi mort depuis 4 ans.

La vengeance d'Esther, la tondue, et de son frère s'adressait à toute la ville de Saint-Flour, accusée de les avoir emmurés vivants dans l'oubli.

Ce serait tronquer cette étonnante affaire que de la réduire à ces aspects sociaux et pathologiques, en ignorant la dimension historique et humaine que lui confère son caractère de fait divers hors du commun.

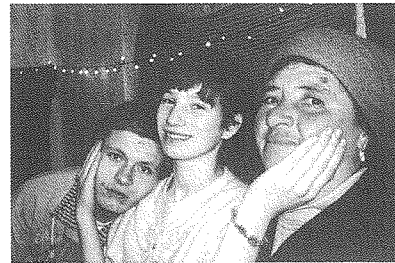
Le passé que traîne une nation n'est pas seulement fait de moments glorieux. Il revient parfois à l'improvisiste nous cracher au visage.
IO Production



● **Héros désarmés**
de Sylvie Ballyot et Béatrice Kordon, 1997, 52 mn

• Des milliers de soldats français se sont portés volontaires pour partir en Ex-Yougoslavie sous la bannière de l'ONU. Pour beaucoup d'entre eux, s'engager était une façon de trouver un sens à leur vie, et le moyen d'échapper à une société dans laquelle ils ne se sentaient pas reconnus. Partis la fleur au fusil, gonflés de désirs et d'ambitions, ils ont passé six mois au cœur du conflit yougoslave, et sont revenus brisés, souvent malades. Ils se sentent aujourd'hui encore plus marginalisés qu'avant. Dans ce film, la parole est donnée à deux de ces ex-soldats.

Production Baal Films et Périphérie



● **Gigi, Monica... & Bianca**
de Yasmina Abdellaoui et Benoît Dervaux, 1996, 84 mn

• Savez-vous que l'enfant des rues a beaucoup du chien. Recevoir des coups de bâton, rester des journées à mendier, cela ne le désespère pas, pourvu qu'on lui laisse sa gare. Cette gare peut bien être froide, anonyme : résidence sans avenir, grenier sans toit, destin sans pitié, il reste, tourne autour, bricole, espère. C'est sa niche. Mais le jour où sa mémoire l'oblige à quitter ce nid provisoire pour s'en aller par le monde des siens, alors... Gigi (17 ans) et Monica (15 ans) vivent leur amour au sein de leur bande à la gare du Nord de Bucarest. Un petit nouveau va arriver, il attend dans le ventre de Monica. Gigi veut quitter l'anonymat de la rue. Il nous dit son désir : "Trouver un toit, fonder une famille, de cette famille se formera une autre famille, et ainsi de suite... jusqu'au bout". Cet enfant va-t-il naître ? Où ? Que va-t-il devenir ?

En perpétuant le phénomène de la vie, Gigi et Monica dépassent leur condition d'enfants des rues et nous renvoient à l'Universel. La médiocrité des conditions de vie suffit-elle à geler le destin des hommes dans la misère ?

Production Dérives



● **Nestor Makhno, paysan d'Ukraine**
de Hélène Châtelain, 1996, 60 mn

• Paysan révolutionnaire, organisateur de l'émancipation prolétarienne, l'anarchiste russe Nestor Makhno est à l'origine d'une révolution libertaire ukrainienne réprimée dans le sang. Hélène Châtelain a exhumé les textes, les photos et les documents qui jalonnent la vie étonnante de Nestor Makhno, qui finit ses jours à Paris dans un hôtel près de la gare de l'Est. De cette épopée, restent des textes qui dorment dans les bibliothèques. Souvenirs de N. Makhno l'anarchiste-communiste ou comme le décrivent et l'Histoire officielle et les films qui en témoignent le "psychopate-anarcho-bandit-antisémite". Une nuisance à détruire, pas un ennemi à combattre. C'est l'histoire du retour de ces textes à Goulaïpolie (et l'écho qu'ils y trouvent aujourd'hui, par delà la diabolisation qui frappa pendant 70 ans le mouvement makhnoviste), qui forme la trace de ce film.
13 Production



● **Les gens de Migdal**
de Miel Van Hoogenbemt, 1996, 90 mn

• Entre 1963 et 1991, quatre familles allemandes s'installent à Migdal, petit village en Israël. Ces familles décident d'y créer des activités qui permettront de faire travailler les handicapés mentaux, habitants du village. Le réalisateur questionne, sur fond de l'opération des Raisins de la Colère, Günther, premier Allemand à s'être installé à Migdal, les raisons de son départ d'Allemagne, le sentiment de culpabilité qui l'anime, son attitude envers le nationalisme, l'exclusion et l'appartenance à une nouvelle culture. Alors que ces familles se sont créées une vie empruntée au respect de la nature et de l'amour des handicapés, "Les gens de Migdal" nous fait découvrir les limites de l'utopie.

Production Entre Chien et Loup



● **Tableau avec chutes**
de Claudio Piazienza, 1997, 104 mn

• Un ciné-journal drôlatique pas tout à fait intime ni outrageusement public !. Après avoir été vérifiés, décortiqués, polissés et calibrés, vos yeux découvrent un inénarrable tableau et quelques figures d'un indicible pays. Le tableau, c'est "Paysage avec la chute d'Icare" peint par Pieter Brueghel vers 1555. Le pays, c'est la Belgique. Entre les deux, un réalisateur, des chômeurs, des psychanalystes, des philosophes, des Présidents de partis... un Premier Ministre se questionne assidûment sur un sujet : qu'est-ce donc que REGARDER ? Docte question aux multiples ramifications à laquelle le film veut répondre simplement et avec la complicité d'un invité d'honneur : Icare en personne.
Production Qwaziqwazifilm



● **Dans les fils d'argent de tes robes**
de Amalia Escriva, 1996, 51 mn

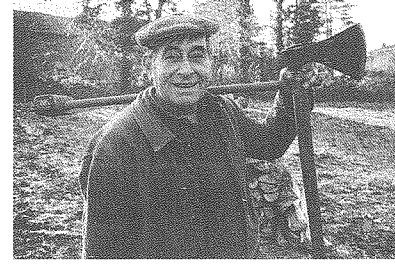
Je ne nie pas la douleur de mon père, celle de ses frères. Je ne nie pas le déchirement de la perte du pays de leur enfance, de leur jeunesse, la blessure de la disparition de leur frère... Je reconnais leur chagrin légitime. Mais ce drame de l'Algérie a pris trop de place.

Enfants, nous les avons considérés comme de grands malades, des malades de chagrin, chargés de leur peine. Nous avons tous eu des pères absents, l'un disparu, les autres fantômes bienveillants auprès de nous. Silencieux, comme tenus au secret. Aujourd'hui, je pense qu'il aurait pu en être autrement.

IO Production

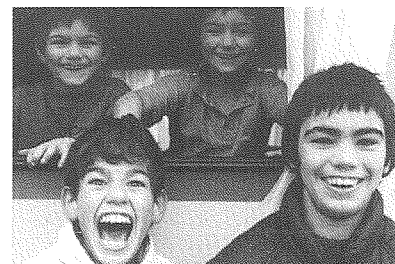
Sélection Documentaires courts

● **Le boulanger**
de Christelle Poupin, 1997, 5 mn
Ecole Nationale Louis Lumière
• Du fournil au magasin : les déambulations du boulanger et de son mitron.



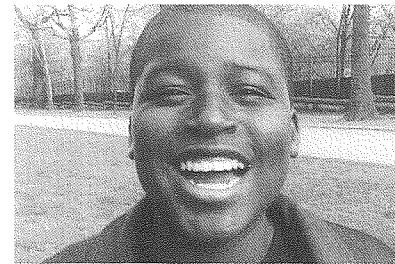
● **Marcaillou Royeres**
de Renaud Chassaing, 1997, 16 mn,
Ecole Nationale Louis Lumière

• Avant son départ en retraite et son déménagement, les derniers mois du couple Marcaillou dans son exploitation agricole familiale et traditionnelle des environs de Limoges. Après des générations d'une vie répétée à l'identique, on assiste à la fin d'un mode de production agricole et à la tentative d'une relève par les jeunes.



● **Les Beaumann et nous**
d'Alain-Paul Mallard, 1997, 46 mn
FEMIS
• Les Beaumann sont une famille manouche

de gens du voyage. Pendant la plupart de l'année, leurs caravanes s'installent aux alentours d'Evry. Le fait de les approcher pour faire un film sur leur quotidien donne lieu à une réalisation intense dans laquelle ceux qui filment et ceux qui sont filmés s'interrogent mutuellement.



● **Cas limite**
de Marie Guiraud, 1997, 32 mn
Ateliers Varan
• En 1997, Harold, élève de 14 ans, traverse une crise qui entraîne son renvoi du collège. Les limites du système éducatif et juridique français face à des enfants "difficiles".

● **Les jours de l'année**
de Elena Raicu, 1996, 42 mn, Roumanie
Fondation SOROS

• Pendant la fête de Rosh Hashana de la communauté juive de Bucarest (5757 ans depuis la Création du monde), on a essayé de raconter les histoires intimes de la vie de quelques vieux juifs, peut-être les derniers d'une communauté importante qui a laissé des traces notables dans la culture roumaine. Le médecin, le professeur et l'ancien journaliste recomposent par des gestes et des paroles simples leurs destins arrêtés maintenant dans un point final où seul la mémoire et le souvenir donnent un sens à la vie. Malgré l'écoulement du temps qui les a portés sans se rendre compte, tous les vieux et toutes les vieilles que nous avons rencontrés dans nos chemins gardent une vitalité impressionnante et une formidable envie de jouer le jeu de l'auto-ironie.



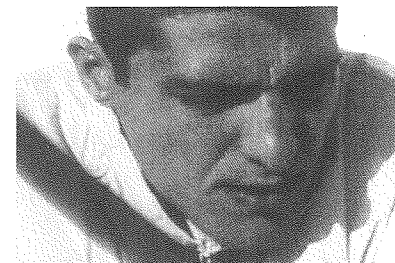
● **C'est quoi l'importance du maquillage sur un plateau télé ?**
Collectif étudiant "Scén'Art", 1997, 28 mn
Université de Rennes 2 - C.R.E.A.

• La cinquième vient réaliser une émission en direct à l'Université Rennes 2. Un groupe d'étudiants filme l'événement. Pendant la préparation, les concepteurs de l'émission annoncent un certain nombre d'objectifs et de principes. Seront-ils tous atteints ou respectés ?



● **Géranium**
de Géraldine Varichon, 1997, 15 mn,
Autoproduction, étudiante Ecole Nationale des Beaux-Arts de Lyon

• Les squares blafards.
Les façades des maisons ont un air inerte. Le silence.
Deux femmes.
Une mère. Sa fille.
La complexité des rapports.
L'authenticité des sentiments.



● **Paris Tunis, la soif**
d'Antoine Fumat, 1997, mn
FEMIS

• La vie de B.B., jeune homme franco-tunisien de 26 ans, pendant 3 mois au fil des jours, de sa colère, de sa douleur et des éléments marquants de sa vie.

Images en bibliothèque

• Compétition destinée à primer les films de 1ère, 2ème ou 3ème réalisation, parmi les films sélectionnés.

Jury du prix Documentaire long

- Dominique Bax, programmatrice du Magic Cinéma de Bobigny
- Philippe Delesalle, chef-monteur, réalisateur, Pratiques d'animation (Cinéclub, stages professionnels, Mardi de la SCAM)
- Lionel Lechevalier, responsable technique de l'unité audiovisuelle du Conseil Général du Val-de-Marne
- Jean-Henri Roger, cinéaste, enseignant à Paris VIII, président de l'Agence pour le Cinéma Indépendant et sa Diffusion (A.C.I.D.)
- Laurent Roth, réalisateur, scénariste, critique, chroniqueur sur France culture

Jury du prix Documentaire court

& Ecoles, Universités et Formations

- Michelle Gales, réalisatrice, chef-monteuse, critique pour la Revue Documentaire
- Monique Laroze-Travers, Cinéma du Réel, festival international de films ethnographiques et sociologiques
- Jacques Merighi, éditeur de programme La Cinquième

Comité de sélection

- Frédéric Feraud, assistant de programmation du Festival
- Sandrine Furrer, Chargée de production
- Didier Husson, délégué général du Festival
- Cédric Jouan, assistant de programmation du Festival
- Maryannick Le Cohu, assistante de communication Service Culturel
- Anne-Lise Schmid, Chargée d'études et de recherches domaine culturel

Jury du prix Images en bibliothèque

- Isabelle Pajot, Médiathèque Albert Camus de Levallois-Perret
- Annick Pontanel, Bibliothèque ENS de Fontenay-aux-Roses / Saint-Cloud
- Anne-Françoise Robert, Médiathèque d'Alfortville
- Christine Soulas, Bibliothèque Jacques Soustelle de Charenton-le-Pont

LA REVUE des cinémas documentaires

Publication bi-annuelle

Entre 120 et 200 pages d'enquêtes sur la création documentaire. Des études sur les relations entre production et création, des échanges critiques, des réflexions d'auteurs pour une lecture documentaire du cinéma et des images, des lecteurs passionnés impliqués dans la création cinématographique ...

Numéros disponibles :

- n° 9 A l'épreuve de la diffusion.
- n°10 Poésie en documentaires ; spectacles de guerre.
- n°11 Héritages du direct.
- n°12 Entre texte et image.
- n°13 Formation du regard (parution fin septembre 97).

Abonnement quatre numéros
304 FF France, 320 FF étranger
Envoi numéro unique 90 FF + 16 FF de port.

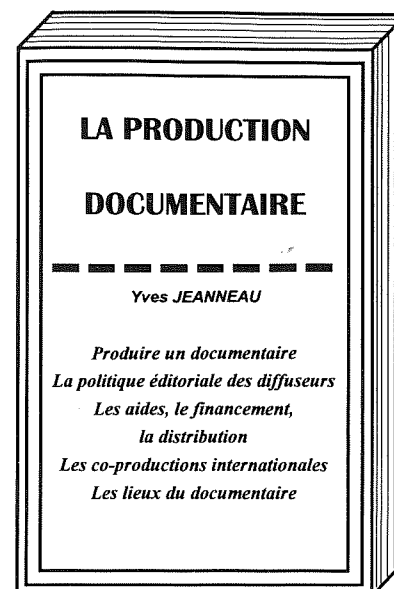
**LA REVUE
DOCUMENTAIRES**
Association loi 1901
6, rue Francoeur - 75018 Paris
Tel. / Fax 42 52 15 26



AUX EDITIONS DIXIT



Nouveauté



LA PRODUCTION DOCUMENTAIRE

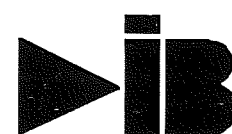
Ce livre *analyse l'état des lieux de ce secteur* de la production en retraçant l'évolution des dix dernières années.

Etude approfondie de *la production, la réalisation, la distribution, la diffusion ; la nécessité de co-produire ; l'évolution des techniques...* à partir d'exemples concrets.

CE LIVRE DONNE LES ARMES THÉORIQUES ET PRATIQUES NÉCESSAIRES À LA PRODUCTION DE DOCUMENTAIRES D'AUJOURD'HUI.

Editions DIXIT

3, rue La Bruyère 75009 PARIS Tél: 01 49 70 03 33 Fax : 01 49 70 02 15



IMAGES EN BIBLIOTHEQUES

Une association de coopération
pour la diffusion de films dans les bibliothèques

- ▷ Créer un fonds audiovisuel ▷ Animer un service vidéo
- ▷ Participer à un réseau professionnel

Images en Bibliothèques, créée en 1989, regroupe aujourd'hui 200 établissements : bibliothèques publiques, universitaires, centres de documentation. Elle encourage la diffusion du cinéma documentaire dans les médiathèques, propose informations et formations aux responsables de fonds vidéo, aide à la communication entre eux par l'animation d'un réseau national.

Images en bibliothèques est soutenue par le Ministère de la culture (Direction du livre et de la lecture) et le Centre national du cinéma (CNC).

Publications : Revues Images en bibliothèques - IMAGES documentaires (n°15 à 25) / Catalogue 1500 films pour les bibliothèques publiques / Répertoire Sources pour l'acquisition de films dans les bibliothèques.

Demande d'informations complémentaires à renvoyer à **Images en bibliothèques**
54 boulevard Richard Lenoir, 75011 Paris - tel 01 43 38 19 92 - fax 01 43 57 84 17

Etablissement Nom et prénom

Adresse

Code postal Ville Tel

Souhaite recevoir pour information : ☐ Les services offerts par l'abonnement d'un établissement à l'association
☐ La liste détaillée des publications en vente ☐ Le calendrier des formations à venir

● La Vidéothèque éphémère

• Huit postes de consultation pour visionner à la carte et à sa guise les 300 films des compétitions. Pour indication, une sélection de ces films qui approchent le thème *Histoires de Famille*, sous des angles très divers... et pourraient offrir d'autres formes de déclinaisons séquentielles !

Documentaires Longs

- **L'âge d'or** de Laurent Hasse
- **Le rêve de Gabriel** de Anne Levy-Morelle
- **Mémoires d'émigrés** de Yamina Benguigui
- **La frontière de nos rêves** de Gueorgi Balabanov
- **Tableaux d'une intimité** de Judith Du Pasquier
- **Amor Fati** de Sophie Kolany (version anglaise)
- **Ouvrir et partir** de François Rosoloto
- **Tu as crié Let me go** de Anne-Claire Poirier
- **Georges Courtois, portrait d'un réfractaire** de Frédéric Goldbronn
- **Maman et Eve** de Paul Carrière
- **Une autre vie** de Hervé Cohen
- **La terre du vieil homme** de Guillaume Mazeline
- **Maitresses** de Marie-France Collard
- **Maria et les siens** de Isabelle Marina
- **L'éternel été** de Philippe Leclert
- **Loin du monde** de Thierry Lanfranchi
- **Bruno Mesrine, magicien** de Gilles Combet

Documentaires courts & Ecoles, Universités et Formations

- **Magali attend** de Julie Lojkine
- **Banoké** de Anne Toussaint
- **Fenêtres sur cour** d'Antoine Rodet
- **Quelque chose en commun** de Djibril Glissant
- **Mères amères** de Bania Medjbar
- **L'affaire Dubuffet** de Cécile Déroutille
- **L'enfer du décor** de Nicolas Le Bihan

● La Fresque

José Massano
• Né à Bragança (Portugal).
Formation de 1983 à 1987 à l'atelier de : Roger Marty (peintre) Montrichard, Carlos Cacéres (peintre) Paris, Graciéla Ruiz (peintre) Paris), Alicia Zadan (peintre) Paris, Maxime Adam Tessier (sculpteur) Paris.
Interventions dans des espaces urbains : Place de l'Opéra, Sur la Seine à Paris (1988), Place du Châtelet, Parc Montsouris, Paris (1989) ; Pont neuf, Paris (1990) ; Expositions sur le thème de l'Apocalypse, Avignon (1991) ; Stade Lénine, Gentilly (1995) ; Manteigas, Portugal (1996).

● Le Parcours-Expo

• **Simon Rousselle** art'iculateur, entre art naïf et art brut, présente sur stèles et cimaises onze "Saynètes Familiales" : Onze petits théâtres, onze micro-mondes où se chercher des familles et s'inventer des histoires.

● Photographie

Eux-Nous, Album sur lutrin
• **Eric Beltramme**, photographe, nous propose son regard sur l'intime. A découvrir avec la même pudeur comme une confidence artistique à feuilleter délicatement au murmure des pages.
Sur une proposition de Annie-Laure Wanaverbecq, directrice artistique de la Maison Robert-Doisneau

● Class'Ecran

• En partenariat avec le Rectorat de l'Académie de Créteil et l'Inspection académique de Créteil.
Début d'une "aventure" pédagogique au cours du festival : Les élèves de quatre classes de Gentilly - primaires, collèges et lycées - se lancent, films à l'appui, avec leurs enseignants dans l'exploration et le décryptage des frontières "Réel-Fiction". Support : un documentaire de création composé d'archives, "Jours d'été" (voire programmation). Débat à l'appui avec un intervenant-expert. Première étape d'un parcours qui s'étendra sur l'année scolaire...

● Forum des Lycées, options audiovisuelles et des ateliers vidéos

- Un nouveau rendez-vous autour de la Vidéo-création Jeunes : Projections, débats et échanges autour des productions, projets et sélections de cinq structures invitées. Et un écran ouvert à d'autres initiatives et réalisations.
- Des courts-métrages extraits du film **Devant la gare** de l'Atelier de Mantes-la-Jolie avec leurs auteurs et Stéphane le Gall-Vilikere, coordinateur du projet...
- **L'aventure des premiers films**
Une sélection des films primés pour le Concours audiovisuel Paris - Ile-de-France. (Programmation en cours)
organisé par la Direction Régionale et Départementale de la Jeunesse et des Sports et le Centre d'animation Villiot.
Avec les auteurs et les coordinateurs Jacques Guyom'arch et René Tredez...

- **Regards sur la ville**
Le Rendez-vous Jeune création : une sélection présentée par Sylvie Porte du Département de l'action éducative de la Vidéothèque de Paris.
Best off 97 (catégorie fiction à caractère documentaire)
- **Le cartable**
de *Fatima Dupont, réalisation collective, 1995, 4 mn*
Au lycée, Fatima ôte son voile et s'habille comme ses copines
Production SSE du Lycée Marina Genevoix.
- **Paroles de cité**
de *Sael Ourabah, documentaire, 1996, 8 mn 45*
Elles sont trois. Elles vivent dans une cité contemporaine. Elles parlent avec humour et courage de leur vie quotidienne de filles surnommées "les ombres" par le sexe opposé.
Production SMI de Montreuil

- **De la ferme à l'appart**
réalisation documentaire collective, 1996, 9 mn
La mémoire et l'évolution de Romainville
Production. La cathode vidéo
- **Le propre de quoi**
de *Sonia Baïka, reportage, 1992, 5 mn*
Reportage sur les travailleurs de l'ombre qui nettoient la ville de La Rochelle, la nuit, pendant les Francofolies.
CIMAV 93.
- **Préviens quand t'arrives !**
de *Véronique Sevin, fiction, 1995, 9 mn*
Caricature à la fois tendre et cruelle sur le manque de communication entre une mère soumise et sa fille négligente
Les pixels associés

- **Image ouverte**
Les messages en images (1 mn 30) réalisés pour Scoop en Stock, festival national de la presse, de la vidéo et du multimédia d'initiative Jeune : présentés par Dominik Picoult de l'association APTE.
- **Message en couleurs** du collège Gagarine de Trappes (Yvelines)
- **Message sur le thème de la télévision** de Patricia Trinca de Neuchâtel (Suisse)
- **Fait divers** par les Inconscients du CFA de Cholet (Maine-et-Loire)
- **Crash TV** par les "Ex-terminators" du CFA de Cholet (Maine-et-Loire)
- **Tout baigne** de Julie Jouitteau et Aurélie Chêne de Poitiers (Vienne)
- **Playdoyer pour une reconstruction** par l'équipe du journal Banal+ du collège Berlioz de Colmar (Bas-Rhin)
- **Paris at night** de E. Blindel, S. Guillemin, S. Hanel et S. Pizzinato de Sur un arbre perché, Epinay-sous-Sénart (Essonne)
- **Adultes, écoutez-nous !** de A. Aidi, F. Aidi, R. Aziz, S. Lhopiteau, H. Mastoura, M. Mastoura, M. N'Dour, A. Willm, d'Epinal (Vosges)
- **Message sur le thème Fiction-Information** de C. Guillausseau, N. Jamont, V. Lavalade, H. Lajeunesse de Lannion (Finistère)
- **Les filles sont bêtes** par les Batboys du collège du Bretonnais de Cholet (Maine et Loire)
- **Les gars sont bêtes** par les GanGirls du collège bretonnais de Cholet (Maine et Loire)

• L'association Vidéorème présente le film **N'y pense même pas**, un documentaire-fiction de 24 mn, une réalisation collective dans le cadre d'un atelier vidéo à Villeneuve d'Ascq, Nord. En présence des auteurs.
Un documentaire sur la toxicomanie réalisé par des jeunes directement concernés par ce problème. N'y pense même pas ! ne tombe pas dans les clichés faciles, destinés à affoler le spectateur. Les jeunes n'usent cependant pas de la langue de bois... Dans leurs propos très crus perce le poids des "galères" du quotidien qui les ont plongé dans le cercle de la drogue. Les participants du film se sont mis en scène dans des situations vécues visant à décrire des moments clefs de leur vie de tous les jours.

APTE, B.P 518, 86012 Poitiers. Tél. : 05.49.44.99.00
DRDJS-Paris Ile-de-France, Tél. : 01.40.77.56.71
Centre d'animation Villiot, Tél. : 01.43.40.52.14.
Vidéothèque de Paris, Département de l'Action Educatif, Tél. : 01.44.76.63.48
Vidéorème, 8/706, rue du Barreau, 59650 Villeneuve d'Ascq. Tél. : 03.20.43.50.81.

Son & Image de Gentilly

- Créée en 1985, l'association Son & Image s'est donnée pour but de promouvoir l'image. Elle organise ainsi le Festival Les Ecrans du Documentaire, propose des expositions itinérantes rassemblant plus d'une centaine de photos de Robert Doisneau, et participe à l'activité de la Maison Robert Doisneau. Elle programme aussi des rencontres autour d'un thème, en présence de réalisateurs ou de producteurs, et cherche des relais pour la diffusion des films primés pendant le Festival. L'association a produit, à ce jour, dix films :
- **365 Citoyens**
de Pierre Lobstein, 1989, 20 mn
- **Série T'as pas cinq minutes**, 1990, 5 fois 5 mn :
- Robert Doisneau sans les photos de Bernard Bloch,
- Tags à L'Est de Denis Gheerbrandt,
- Rue de la Liberté d'Arthur Mac Cain,
- Aerroportrr d'Orrrly de Luc Moullet,
- Les Ders des Ders de Eric Pittard
- Contre courant de Jean-Daniel Pollet, 1991, 10 mn
- Fugue en Sol Mineur de Paul Vecchiali, 1992, 26 mn
- Le temps d'une pause de Stéphan Moszkowicz, 1993, 20 mn
- Angélique Ionatos. la belle Hellène de Litsa Boudalika, 1996, 30 mn

Son & Image de Gentilly

bureau : 6 place de la Victoire du 8 mai 1945
siège social : 14 place Henri Barbusse

L'équipe du Festival

Délégué Général : Didier Husson
Assistants de direction : Frédéric Féraud et Cédric Jouan
Comptabilité : Michèle Miallet
Avec la collaboration de l'équipe du Service Culturel de la Ville de Gentilly.
Et la participation des Services Techniques et du Centre Communal d'Action Sociale de Gentilly.

Lieux de diffusion :

- Hôtel de Ville de Gentilly, 14 place Henri Barbusse, 94250 Gentilly
- Auditorium, 2 rue Jules Ferry, 94250 Gentilly
- Vidéothèque de Paris, place Saint Eustache, 75001 Paris
- Campus de Jussieu, Amphithéâtre 24, 2 place jussieu, 75005 Paris

Renseignements : 01 47 40 58 29

Conception, rédaction, coordination du catalogue : Didier Husson.
Avec la collaboration de Catherine Cukierman et de Maryannick Le Cohu.
Conception graphique : Loïc Loeiz Hamon.

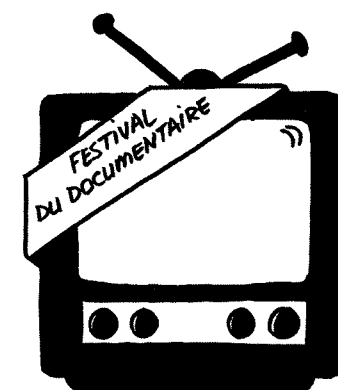
prix du catalogue : 20F.

- *Le Festival de Gentilly est organisé par Son et image de Gentilly.*
- *L'association Son & Image est subventionnée par : la Municipalité de Gentilly, le Conseil Général du Val-de-Marne, la DRAC Ile-de-France.*
- *Les partenaires, dont le soutien est indispensable au bon fonctionnement du Festival, sont : Artcom Vidéo, La Cinquième, CROUS, CNOUS, FIP, Images en Bibliothèque, La Lanterne, La Poste, Université Paris VII, Vidéotheque de Paris.*
- *Class' écran, est organisée en partenariat avec le Rectorat de l'Académie de Créteil et l'inspection Académique de Créteil*
- *Les rencontres documentaires sont organisées en collaboration avec l'UF Cinéma, Communication, Information de l'Université de Paris VII.*

Remerciements

- Elisabeth Beaumont, Patrick Bouyges, Madame Clément, Denise Dubois, Suzanne Glénadel, Marc Guigua, Bernadette Haristoy, Georges Heck, Laurent Hasse, Pierre Labate, Michelle Laurent, Dominique Margot, Marie Mas, Danielle Pernot, Alain Sartelet, Marie-Jo Thareau , René Tredez, Tévé Troqué, Sylvie Valtier, Ateliers Varan, la Vidéotheque de Paris.
- Suzanne Liandrat-Guigues et Jean-Louis Berdot pour les Rencontres Documentaires, et tous les intervenants de ces Rencontres.
- Sandrine Furrer et Anne-Lise Schmid pour leur active et éclairée collaboration au Comité de sélection.

Le Festival du Documentaire, c'est à Gentilly du 5 au 9 novembre. Sur La Cinquième c'est toute l'année.



La Cinquième parraine le Festival du Documentaire de Gentilly

Et ce n'est pas un hasard. De la découverte culturelle et géographique à l'ethnologie en passant par les faits de société, La Cinquième diffuse régulièrement des documentaires.

Bref, après le 9 novembre, le festival du

documentaire se poursuit sur La Cinquième

avec "Les grands documents de La Cinquième" le samedi à 16h00 et du mardi au vendredi à 15h30, "Le document de Société" le samedi à 18h00 et "Le document ethnologie" le dimanche à 15h00. Les documentaires sur La Cinquième, c'est un vrai festival.

La Cinquième

On en apprend tous les jours



GRANDS REPORTAGES

TÉMOIGNAGES

TECHNIQUES

VOYAGES

TOUTES LES PASSIONS DU DOCUMENTAIRE

ARTS

ANIMAUX

HISTOIRE

ACTUALITÉ



SOCIÉTÉ

SCIENCES

CIVILISATIONS

LA CHAÎNE PARTENAIRE DU DOCUMENT